This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD LIBRARIES

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

M. RENAN

RÉFUTÉ PAR LES

RATIONALISTES ALLEMANDS

PAR

L'ABBÉ MEIGNAN

VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE PARIS, PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE A LA SORBONNE

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

CHEZ PALMÉ, ÉDITEUR
RUE SAINT-SULPICE, 22

CHEZ LESORT, ÉDITEUR
RUE DE GRENELLE, 1

1865

M. RENAN

RÉFUTÉ

PAR LES RATIONALISTES ALLEMANDS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES PROPHÉTIES MESSIANIQUES, avec la réfutation des objections les plus récentes des rationalistes allemands. 1 beau vol. in-8°, chez Le Clère, rue Cassette, 29.

LA CRISE RELIGIEUSE EN ANGLETERRE (*Essays and Reviews*), chez Douniol.

M. RENAN ET LE CANTIQUE DES CANTIQUES, chez Douniol.

UN PRÊTRE DÉPORTÉ, épisode de la Révolution française et de l'histoire des Missions, chez Douniol. (Lectures de famille.)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LES QUATRE ÉVANGILES étudiés au point de vue de leurs origines, de leur composition et de leur véracité. — Réponse aux attaques récentes de la critique négative.

Le 1er volume va être mis sous presse prochainement.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

M. RENAN

RÉFUTÉ PAR LES

RATIONALISTES ALLEMANDS

PAR

L'ABBÉ MEIGNAN

VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE PARIS, PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE A LA SORBONNE.

PARIS

LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL, ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

CHEZ PALMÉ, ÉDITEUR
RUE SAINT-SULPICE, 22

CHEZ LESORT, ÉDITEUR
RUE DE GRENELLE

1863

E.4632

BT301
R38.1/4

AVIS

Une moitié de cette brochure a déjà fait la matière d'un article que la rédaction du *Correspondant* a bien voulu accueillir. Nous nous sommes décidé à revoir le premier travail et à le compléter. Nous avons voulu substituer, dans plusieurs citations, une traduction littérale des textes allemands à une traduction libre. Nous avons complété des citations mutilées à regret, et remis deux textes dérangés à leur place. Enfin, puisque l'espace ne nous était plus limité, nous avons multiplié nos propres observations, et joint plus souvent aux jugements des éminents critiques allemands nos appréciations personnelles. Plusieurs dissertations entièrement neuves ont été insérées [1]. Tel qu'il est devenu, notre travail ne saurait être superflu à ceux-là même qui penseraient l'avoir déjà lu dans *le Correspondant*. La brochure a deux fois l'étendue de l'article.

Puisse cette brochure, qui ouvre à la critique quelques horizons nouveaux, servir la cause de Jésus véritablement

[1] Voir en particulier : *Place de Jésus dans l'histoire*, p. 45; ce qui se rapporte Hillel, au recensement de Quirinus, etc., etc.

Dieu comme il est véritablement homme, raffermir et consoler des âmes attristées! Puissent les observations critiques des savants allemands faire réfléchir, avant de poursuivre l'œuvre commencée, un homme que la science désavoue et que la conscience chrétienne réprouve là même où l'incrédulité a fait plus de ravages! M. Renan entreprend, à l'aide du charme de sa parole mélancolique et nuageuse, au nom de systèmes philosophiques et exégétiques qui tombent dans un discrédit croissant en Allemagne, de persuader à l'Europe chrétienne de vivre désormais sans Christ et sans Dieu : il ne réussira point. Les moyens ne sont pas proportionnés à un but d'ailleurs impossible à atteindre.

Puissions-nous, en montrant clairement ces choses, aider en même temps à guérir une intelligence depuis longtemps malade, à régler une imagination trop souveraine, à neutraliser le poison de la flatterie, à modérer des ambitions excessives, à sauver une âme qui se perd, à ramener enfin un frère prodigue à qui nous tendons franchement la main! Puisse M. Renan comprendre notre douleur profonde et celle de ses anciens amis, en voyant à la tête d'un mouvement d'idées si hostile à la religion chrétienne, celui qui était appelé à le repousser à nos côtés, que nous aurions aimé comme un compagnon d'armes, qui, par son exemple, par ses écrits, eût puissamment contribué à entretenir le feu sacré de la science au milieu du clergé fidèle autant qu'intelligent du diocèse de Paris! La sévérité de nos critiques n'égalera jamais la douleur de nos regrets.

L'ABBÉ MEIGNAN.

M. RENAN

REFUTÉ PAR LES RATIONALISTES ALLEMANDS

PRÉFACE

Il faut se hâter si l'on veut écrire à temps sur la *Vie de Jésus* par M. Renan. Les rayons de la gloire passent vite, et, par une sage précaution de la Providence, le bruit tumultueux du scandale meurt plus vite encore. Dans quelques semaines, quelques mois tout au plus, la tombe de l'indifférence et de l'oubli qui de nos jours a englouti tant d'œuvres éphémères de la littérature à grand tapage, se sera refermée sur la *Vie de Jésus*.

Les réfutations rapides et improvisées au souffle d'une généreuse indignation, dans lesquelles les questions personnelles avaient une grande part, vont faire place à des discussions critiques mûries dans le calme du cabinet, ayant pour unique objet les faits et les principes. En frappant au nom de toute l'Église un livre qui cherche à ébranler la base même du christianisme, l'*Index* semble avoir rendu moins nécessaires les condamnations en forme des membres vigilants de l'épiscopat. Le grand nombre paraît devoir se borner à

flétrir au nom du bon sens et de la piété indignée ce produit *d'une intelligence infirme et troublée*, ce manifeste, qui renferme tant d'erreurs et tant de blasphèmes, *non parce qu'il est trop savant, mais parce qu'il ne l'est pas assez*[1]. Les fidèles sont avertis; les foules admiratrices sont lasses : tout est fini ou près de finir.

Il ne resterait plus, ce semble, qu'à se recueillir, à résumer les débats, à grouper les incidents et à pressentir le jugement de l'impartiale et froide histoire. Toutefois, ce ne sera point ici ma tâche. Arrivé trop tard du fond de l'Allemagne sur un champ de bataille presque abandonné, je n'ai d'autre but que d'éclairer la retraite de l'ennemi et de détruire un préjugé. Beaucoup de gens s'imaginent que M. Renan est l'organe autorisé des savants d'outre-Rhin : Je voudrais montrer que les rationalistes allemands le désavouent aussi énergiquement que les déistes français[2].

La foule ignorante, et Dieu seul peut compter les multitudes qui la composent en France, quand il s'agit d'exégèse, la foule ignorante s'est quelquefois montrée injuste envers les réfutations courageuses qui dès le lendemain de l'apparition du livre de M. Renan lui ont opposé une incisive réplique : pour cette foule, l'ouvrage était à la fois une perle littéraire et un monument de science incomparable. On voulait se persuader qu'à la base des affirmations sans preuves, des paradoxes tranchants, se trouvait toute la science de la Germanie. On reconnaissait que les propositions les plus discutables étaient jetées à la face des chrétiens toutes nues et sans être démontrées. Mais on disait : les considérants qui sont absents du livre se trouvent dans les vastes répertoires de la science allemande, dossiers indigestes que l'auteur produira quand il voudra. Si M. Renan les dissimule aujourd'hui, c'est par bon goût, afin d'éviter à des lecteurs faciles à effrayer l'ennui que traîne après elle cette pesante théologie à laquelle le monde est si heureux d'échap-

[1] Paroles de Mgr l'archevêque de Paris dans sa circulaire pour le 15 août, et au lycée Napoléon.

[2] Voir la brochure de M. Patrice Larroque (chez Dentu).

per. Le délicat écrivain s'est contenté de dégager, avec l'art qui lui est propre, les résultats d'une critique profonde, mais étouffée sous l'érudition luxuriante de nos voisins. L'Allemagne a prouvé ; Renan a exposé.

Il s'agit de faire connaître aujourd'hui ce que dans les écoles les plus avancées de l'Allemagne on pense du jeune membre de l'Institut de France qui s'est donné au monde pour l'interprète des grands travaux exégétiques du siècle.

CHAPITRE PREMIER

Comment tout faisait prévoir un succès éclatant à la Vie de Jésus avant qu'elle ne parût.

S'il est un pays où l'entreprise de M. Renan devait réussir, c'est assurément l'Allemagne. Cet écrivain se proposait de raconter la vie de Jésus en se plaçant sur les sommets de la critique historique et de l'exégèse. L'amour-propre des Allemands allait être flatté de voir le corps savant le plus illustre de la France s'engager, par l'initiative de M. Renan, derrière les professeurs de leurs universités, dans les voies encore obscures de l'exégèse qu'ils ont créée. M. Renan adoptait leurs principes d'herméneutique et applaudissait à leurs travaux; on pouvait espérer qu'il allait donner à leurs études une publicité et un éclat dont elles ont été jusqu'ici privées. On supposait que le voyageur de Syrie, qui s'est montré si discret à l'endroit de ses découvertes, les avait en partie réservées pour aider à la fortune de son livre. L'orientaliste ne voudrait-il pas enfin puiser dans les trésors peu connus de sa science? Le philosophe assurément allait tenter de dire le dernier mot sur le fondateur du christianisme.

M. Renan, libre penseur, s'affranchirait du joug de Rome, l'effroi du monde protestant; il allait, en le châtiant d'une main vigoureuse, faire crier miséricorde à l'ultramontanisme aux abois.

La curiosité littéraire toute seule préparait un beau triomphe à l'écrivain français. Elle est si avide dans les universités, chez les professeurs, les hommes de lettres, les étudiants de Tubingue, de Gœttingue, de Marbourg et d'Heidelberg! L'horizon circonscrit de ces

M. RENAN

RÉFUTÉ

PAR LES RATIONALISTES ALLEMANDS

CHAPITRE II

Comment l'attente de l'Allemagne a été trompée.

Il est très-avantageux pour l'éditeur sans doute qu'un livre soit bruyamment annoncé et impatiemment attendu; mais il est redoutable pour l'auteur d'avoir à répondre à une grande et solennelle attente.

Le jour où la *Vie de Jésus* arriva chez nos voisins d'outre-Rhin fut un jour de grande déception et de rire universel. L'Allemagne convoquée solennellement à un banquet qu'on lui promettait splendide, ne voyait, sur la table étrangère autour de laquelle elle s'était empressée de s'asseoir, que les miettes échappées à la sienne. C'était une déconvenue qui rappelait le léger brouet offert à la cigogne affamée par le renard son compère.

L'auteur de ces lignes arrivait en Allemagne le lendemain de cette mystification. A dire vrai, il ne s'attendait pas à voir M. Renan si promptement et si cruellement exécuté. Sans doute, pour qui aurait pu compter sur l'impartialité des juges, le doute à l'égard de la nature du verdict n'était pas possible ; mais on pouvait se demander si les préjugés et les passions n'influeraient point sur la sentence. L'œuvre de M. Renan était avant tout une machine de guerre contre le *parti clérical*, et les protestants qui comprennent sous ce nom l'Église catholique, pouvaient n'être point fâchés des attaques dirigées contre elle. La communauté des préjugés établit trop souvent la solidarité entre les actes. Il y avait à craindre des jurés disposés à absoudre ou du moins à exagérer énormément les circonstances atténuantes. Le

bon goût en France répugne aux attaques directes contre le dogme catholique; et le blasphème y inspire le dégoût; mais, en Allemagne, les négations les plus hardies n'excitent point le même sentiment. Pour peu que le socinianisme ou même l'athéisme se présentent voilés sous quelque semblant scientifique, comme une question de philosophie ou d'érudition, nul ne songe à s'en scandaliser. Quelque choquantes que fussent pour les chrétiens les affirmations de M. Renan, elles ne devaient point, par elles-mêmes, produire dans le pays de Luther, de Calvin, de Socin, d'Hegel et de Strauss, l'indignation qu'elles ont soulevée dans la France catholique. Ce qu'on est convenu d'appeler la liberté de la science (Freiheit der Wissenschaft) est en Allemagne un drapeau de protection inviolable. Si donc les propositions extrêmes de M. Renan avaient eu pour elles l'originalité d'une doctrine philosophique nouvelle, ou le prestige je ne dis pas d'une découverte, mais seulement d'une érudition de bon aloi, elles auraient sans nul doute été l'objet de la considération respectueuse des Allemands; elles auraient pu être combattues, mais avec de grands égards, et de nombreux écrivains les eussent prises sous leur protection.

Il en a été autrement : nous l'affirmons, parce que nous l'avons constaté partout : M. Renan n'a point été pris au sérieux. Sa campagne contre le clergé a paru compromettante et ridicule depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, depuis la Baltique jusqu'au Danube. Je m'arrête au Danube, car la presse, à Vienne, par une exception qui semblera étrange à ceux qui n'en connaissent pas l'explication, a loué l'œuvre de M. Renan avec une entente et une exagération qu'on ne retrouve guère que dans la presse irréligieuse en France, en Italie et en Belgique. La presse viennoise est, en grande partie, entre les mains des Israélites; et ceux-ci voyaient dans l'attitude laudative qu'ils prenaient un double profit : leur bien premièrement, puisque la nouvelle *Vie de Jésus* justifie leurs pères; ensuite le mal d'autrui, puisque si le livre de M. Renan eût réussi, il frappait un grand coup contre les *cléricaux* d'Autriche, poursuivis à l'heure qu'il est avec plus de passion encore qu'en France. Voici comment la *Gazette universelle*

d'Augsbourg dénonçait à ses lecteurs cette manœuvre à laquelle s'associèrent quelques feuilles de Berlin : « La nouvelle *Vie de Jésus* a été démesurément louée par plusieurs journaux de Vienne et quelques feuilles de Berlin. On a salué dans le livre de M. Renan l'avénement d'une seconde réformation en France. » L'exagération de ces louanges, ironiquement signalée par la *Gazette*, trahit leur origine; et en tout cas la voix discordante de quelques journaux ne détruit point l'unanimité morale des jugements de l'Allemagne.

Nous ne nous proposons point d'évoquer ici des souvenirs personnels, et nous avons hâte de passer à des témoignages écrits; cependant, nous voulons le dire, nous nous souviendrons longtemps du sourire singulier qui a toujours accueilli, toutes les fois que nous l'avons faite, cette question adressée à des hommes graves et compétents : *Que pensez-vous du livre de M. Renan?* Ce sourire nous montrait à quel point la demande paraissait naïve aux professeurs à qui nous la faisions. Ils ne comprenaient pas qu'il y eût quelque part deux opinions sur un ouvrage pareil, et que des hommes instruits se méprissent sur une œuvre si faible. Le pays le plus spirituel du monde, nous disaient-ils, est donc décidément, en fait d'études religieuses, le plus ignorant, celui chez lequel le faux savoir a le plus de chances de multiplier ses dupes ! Si l'Allemagne, ajoutaient ces partisans du libre examen, avait besoin d'être justifiée lorsqu'elle ose tout sonder, tout discuter, tout dire en matière de théologie, les alarmes des croyants en France d'une part, les admirations niaises des incroyants de l'autre, y suffiraient et au delà. Ni les réticences, ni les ignorances ne profitent à la conservation de la foi. Quand, au moyen âge, il était défendu de rien attaquer, il était permis de tout ignorer; mais maintenant que l'attaque publique du dogme est pratiquée comme une des formes de la liberté, il faut des chrétiens assez instruits pour n'être ni surpris ni vaincus par les assaillants. Ce n'est pas en cachant les points les moins fortifiés d'une place qu'on mettra les soldats en mesure de mieux résister. En Allemagne, le livre de M. Renan ne peut faire illusion à personne : il contristera les âmes, il n'en séduira aucune.

Ces observations ne sont-elles pas en partie du moins justifiées par les faits? C'est en France, en Italie, en Espagne que la *Vie de Jésus* a effectivement fait le plus de dupes et a été vantée davantage. Dans un tableau comparatif, l'Angleterre viendrait ensuite[1]; l'Autriche suivrait. En Bavière et dans les sociétés catholiques des pays du nord de l'Allemagne, l'action du livre est nulle. Le succès de la *Vie de Jésus* serait, nous le pensons, en raison directe de l'ignorance de la question exégétique telle qu'elle est posée par le rationalisme moderne.

[1] On assure qu'en Angleterre la *Vie de Jésus* a été dévorée par les étudiants d'Oxford et de Cambridge. Toutefois, le livre a été accueilli plus froidement par les hommes plus graves : beaucoup en ont été profondément affligés, d'autant plus que leur foi semble en avoir été atteinte. Les lignes suivantes, empruntées à *l'Athenæum*, journal considéré en Angleterre, indiquent à la fois une âme qui s'attriste et une foi qui vacille peut-être :

« Si l'on nous demande notre jugement sur la *Vie de Jésus*, nous dirons qu'il est sévère. Les idées de Renan sont généralement en avant sur celles de son siècle : puisse-t-il en être longtemps ainsi! L'humanité n'aurait point à le regretter. Une révolution incalculable dans ses conséquences serait le résultat de l'acceptation de pareilles doctrines; et les gens de bien de toutes les communions ne désireront jamais la voir s'accomplir. Nous admirons l'homme et le savant dans M. Renan, l'ami sincère et le défenseur de la liberté qu'a chacun d'exprimer sa pensée, quelque impopulaire qu'on la suppose. Nous admirons son éloquence et la franchise de ses attaques. Mais son ouvrage le place à la tête de la critique négative : il parle d'un ton bien résolu sur des questions difficiles et qui commandent la réserve, comme s'il importait peu, par exemple, de croire ou non à la vérité du portrait de Jésus-Christ tracé par les évangélistes. Quelque charmé que nous soyons de la beauté du style, et malgré notre adhésion à beaucoup de choses, nous devons dire que l'impression définitive que laisse la lecture de ce livre est une impression pénible. Sous l'harmonie de la phrase se cachent des opinions qui affectent l'âme douloureusement et la pénètrent d'une amère mélancolie. Renan, avec les moyens fournis par la nouvelle science, cherche à analyser la personne du merveilleux fondateur du christianisme, à reproduire les traits de son caractère, ses pensées, ses sentiments, ses desseins secrets, et il ne se fait pas scrupule de substituer aux opinions des évangélistes ses propres appréciations, qu'il estime plus élevées. »

CHAPITRE III

Premier jugement des Allemands sur le livre de M. Renan. — Il est considéré comme une manœuvre de parti.

Notre intention n'est point de faire connaître les réfutations que les catholiques allemands ont opposées au livre de M. Renan. Ce sont les auteurs protestants et les rationalistes les plus radicaux dont les travaux vont nous occuper.

Deux écoles rationalistes résument avec éclat la critique négative. C'est l'école de Tubingue, fondée par Baur et dont les partisans sont répandus dans l'Allemagne et ont formé une colonie très-active à l'université de Zurich. C'est en second lieu l'école de Gœttingue, dont le chef ardent, M. Ewald, est peut-être l'hébraïsant le plus distingué de toute l'Allemagne. M. Ewald, le premier, quelque temps après l'apparition du livre, au moment de son grand succès, s'est chargé de réduire à ses justes proportions le mérite d'une œuvre que l'on regardait encore en France comme un travail sérieux de la critique contemporaine. De son côté, un professeur de l'université de Zurich, M. Keim, quelques semaines plus tard, avec l'autorité de sa science et le sel d'une fine critique, nous disait la pensée de l'école de Tubingue sur le même livre. Nous nous bornerons à reproduire les jugements de ces deux écrivains qui représentent la critique négative d'outre-Rhin en ce qu'elle a de plus brillant et de plus autorisé

Il n'est pas inutile de faire remarquer que le travail d'Ewald a été inséré dans ce qu'on peut appeler le *Journal des Savants* du

royaume de Hanovre, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, l'organe de l'Académie royale des sciences. M. Keim a publié le sien dans la *Gazette d'Augsbourg*, où il figure dans trois suppléments du mois dernier. On sait que cette feuille quotidienne est le grand journal de l'Allemagne, le seul que l'on trouve partout en Europe. C'est le *Times* de la Confédération.

Ce journal avait, dès le 29 août, formulé un premier jugement sur le livre de M. Renan. C'est un article très-court qui peut servir d'introduction aux critiques plus approfondies d'Ewald et de Keim.

Le voici :

« Celui qui a lu la *Vie de Jésus* de Renan aura remarqué tout d'abord qu'elle n'a presque rien de commun avec le célèbre livre de Strauss. Renan trouve le livre de Strauss trop théologique, ce qui veut dire sans doute, trop savant. Strauss supposait dans le Nouveau Testament des légendes évangéliques qui auraient été le travail des temps apostoliques; Renan les fait remonter aux disciples et à Jésus lui-même. Mais vraiment nous préférerions l'ombre mystérieuse dans laquelle Strauss laisse la figure du Christ au jour dans lequel Renan place celle de Jésus, devenue pour le critique français celle d'une sorte de charlatan de renom (Epochenmachendes charlatans). On ne peut non plus comparer la lutte engagée par Colenso en Angleterre avec la polémique soulevée par le livre de Renan. Colenso attaque seulement les convictions d'une minorité de savants théologiens sur des points de seconde importance. Renan au contraire, en attaquant l'impeccabilité de Jésus, prend une position hostile contre toutes les Églises chrétiennes et les théologiens de toute nuance depuis, Döllinger jusqu'à l'école de Schleiermacher.

« Il ne convient pas aujourd'hui de faire la critique de ce livre; qu'il suffise de dire qu'on ne peut l'appeler un livre savant. Tout lecteur, quel que soit d'ailleurs son point de vue, ne peut que réprouver l'injustice des jugements de Renan sur l'évangile selon saint Jean et l'arbitraire avec lequel il fait un triage entre les récits historiques des Évangiles, arbitraire qui se retrouve ensuite dans la manière dont il dispose les textes et les faits qu'il a choisis, à ce point

qu'on dirait tout cela juxtaposé au hasard à la manière d'un jeu de cartes. C'est à l'aide de ces procédés faciles que l'auteur compose un portrait de Jésus qui n'a d'autre garantie de fidélité qu'une qualité requise dans les romans : la vraisemblance. Renan distribue la louange et le blâme; mais l'éloge qu'il fait du fondateur du christianisme n'a pas plus d'autorité que les injures qu'il lui adresse. Le tribut d'admiration qu'il paye est dans la bouche de Renan tout à fait inconséquent, puisque, selon lui, la doctrine de Jésus n'est pas originale, puisque tout son mérite consiste dans la beauté de l'exposition, dans la fascination exercée par la personne du *jeune démocrate*. Encore faudrait-il être bien sûr que ces choses n'ont pas pris naissance dans l'imagination des biographes. L'établissement du christianisme s'explique, selon M. Renan, par l'état des esprits de l'époque ; et il y a des hommes qui comme Socrate et Spinosa, ne viennent après Jésus que parce qu'ils n'ont pas été aussi intimement associés au mouvement historique. En revanche, ils n'ont pas à se reprocher d'avoir usé de supercherie. »

On lit dans la même feuille à la date du 15 septembre :

« Aucun livre depuis celui que Strauss publiait, il y a trentre ans, n'a produit autant de rumeur dans le monde que la *Vie de Jésus* de Renan. L'ouvrage est à peine mis en vente que la première et la seconde édition s'enlèvent par enchantement. Les demandes des libraires traversent l'espace. Les traducteurs de toutes langues rivalisent de célérité. Les dames comme les hommes, ceux-là qui n'ont qu'une éducation commune, s'intéressent à des problèmes qui jusque-là n'avaient été agités que dans le cabinet des savants; on est saisi, entraîné, charmé par l'attrait de l'antique mystère dévoilé, les évêques, les théologiens, les consistoires, viendront ajouter à l'effet du livre l'intérêt puissant d'un drame, comme des pompiers de parade accourant sur la scène pour soustraire aux ravages des flammes le vieux temple du christianisme incendié par un nouvel Érostrate.

« On s'explique pourtant ce succès colossal. La simple affiche n'y a point suffi. C'est au bruit des trompettes que le public y a été convoqué. La troupe des musiciens de la presse française au moment

opportun avait parcouru les rues, et fait retentir les fanfares de l'appel jusqu'à fatiguer les oreilles du public. On a voulu en 1863 reproduire en France les émotions qui signalèrent, il y a trente ans, l'apparition de la *Vie de Jésus* de Strauss. La guerre, qui depuis une dizaine d'années est livrée au despotisme clérical demandait sans doute à être ravivée par une nouvelle manifestation; elle avait besoin d'un symbole. L'homme le mieux préparé à réaliser tout cela était M. Renan qui, depuis quelques années, a prêté en partie son nom à la lutte et y a trouvé la célébrité. La France ne fait au reste qu'user d'un ancien droit en fournissant le monde d'articles de modes, depuis les objets de toilette jusqu'à la littérature sacrée. »

Ces réflexions sont justes : la *Vie de Jésus* est un livre écrit non dans l'intérêt de la science, mais dans l'intérêt d'un parti : c'est une manœuvre. Par l'effet d'un calcul odieux, on a compté sur une explosion de l'indignation des évêques, comme sur un moyen assuré de publicité. Les prévisions n'ont point été trompées : elles ne pouvaient, en effet, manquer de se réaliser. On ne peut voir outrager son père, sa mère, son Dieu et rester de sang-froid. M. Renan a vu juste, et il a pu dire ensuite avec une satisfaction dédaigneuse : *Les catholiques se sont plus occupés de mon livre que je ne m'en suis occupé moi-même.*

C'est assez de préambule; nous passons à l'examen critique de la *Vie de Jésus.*

CHAPITRE IV

Comment M. Ewald était disposé à l'indulgence envers M. Renan.

Si quelque critique compétent et sérieux avait pu se montrer favorable à M. Renan, c'eût été assurément M. Ewald.

Cet illustre professeur a eu la gloire plus que personne de signaler les écarts de l'école de Tubingue, dont il s'est constitué le censeur irrité et l'irréconciliable ennemi. Les excès de Baur et de ses disciples, les principes destructeurs de tout christianisme qu'ils professaient, ont été en toute occasion l'objet des amères et justes censures du chef éloquent de l'école de Gœttingue. Il y avait lieu de présumer que M. Renan se rangerait à l'exemple de la faculté protestante de Strasbourg et des écrivains de la *Revue germanique*, sous l'étendard de Baur et accepterait les principes de critique au moyen desquels l'école de Tubingue met le trouble dans la divine économie des Évangiles et travestit le caractère de la primitive Église. M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, se sépare de cette école en adoptant pour lui-même d'autres principes, et en posant sa tente sur un autre terrain. Rien ne pouvait être plus agréable à M. Ewald : c'était là, de la part de M. Renan, un acte d'indépendance et une manœuvre stratégique capables de gagner à sa cause un critique plus facile à entraîner que M. Ewald. Ce dernier s'est contenté de prendre acte du fait et de louer M. Renan de s'être montré, non pas en tout, mais en ce point du moins, et quant à l'authenticité de l'évangile selon saint Jean, animé généralement d'un meilleur esprit

que les Hilgenfeld et les Volkmar. M. Ewald était disposé, on le voit, à une grande indulgence envers M. Renan.

Voici les paroles du savant professeur :

« Renan, dans la direction d'idées qu'il suit, s'est rencontré chez nous avec ce qu'il y a de meilleur, avec cet élément de bien qui n'a jamais fait défaut à l'Allemagne depuis dix et même vingt ans, élément qui, à l'heure qu'il est, se trouve en plein progrès. Nous ne sommes plus au temps où l'école de Tubingue, par ses subtilités et ses opinions erronées, obscurcissait l'histoire de la vie de Jésus et mettait en doute sa certitude, où Baur et Schwegler, pour ne pas parler de Strauss et d'autres encore, pouvaient faire prendre pour de la sagesse leurs hypothèses sur les Évangiles et le christianisme primitif. Malgré lui, dans ses dernières années, le fondateur de cette école à dû entrer dans des voies meilleures. C'est un des progrès les plus incontestables de nos jours : la science mieux inspirée a ruiné une école qui, en s'étendant sur le sol germanique, eût multiplié les ravages. Nous aimons à dire que M. Renan, en s'éloignant de cette secte, s'est montré du moins, quant aux principes, animé d'un meilleur esprit. Les dernières excentricités de cette école d'erreur, telles qu'elles se sont produites à Iéna et à Zurich, dans les travaux d'Hilgenfeld et de Volkmar, sont d'une telle absurdité, qu'il n'était pas à craindre qu'un homme comme Renan voulût s'y associer. En effet, nous ne trouvons rien dans la *Vie de Jésus* qui pourrait aujourd'hui justifier nos appréhensions, si nous en avions conçu. »

Il y avait encore d'autres raisons qui sollicitaient la faveur de M. Ewald. Ce philologue illustre est un écrivain remarquable : il y a dans sa parole et dans son style une passion, une flamme, et parfois une poésie délicate qui lui assurent un rang éminent parmi les professeurs et les littérateurs de l'Allemagne. Sa vive imagination exerce sur ses auditeurs un grand empire, et, quand il écrit, elle l'entraîne quelquefois lui-même, à notre avis, par delà les réalités historiques. On pouvait croire que ces qualités littéraires établiraient entre lui et M. Renan des sympathies capables de déterminer des complaisances.

M. Ewald se contente de faire à M. Renan ce compliment hyperbolique :

« L'auteur de la *Vie de Jésus* dit de belles choses fortement. Le noble langage dont les écrits antérieurs de M. Renan offraient déjà l'attrayant modèle atteint dans le nouveau livre un degré de perfection auquel bien peu de Français pourraient prétendre. »

M. Ewald a écrit une *Vie de Jésus-Christ* que M. Renan, nous avons des raisons de le croire, a imitée, sinon copiée en quelques points. Dans plusieurs occasions et notamment dans son livre sur *le Cantique des Cantiques*, le critique français avait été, sans le dire il est vrai, le disciple et l'écho fidèle de M. Ewald[1]. Tout cela établissait entre les deux exégètes des liens de parenté. Mais, nous nous hâtons de le dire, cette parenté plus ou moins éloignée n'a point eu la puissance de troubler l'impartialité des jugements de M. Ewald.

Enfin, des bruits au moins singuliers circulaient autour de M. Ewald, touchant l'apparition longtemps retardée du livre de M. Renan ; on disait, le professeur de Gœttingue nous l'apprend, que « le clergé romain empêcherait la publication de la *Vie de Jésus* en France ; qu'on allait l'imprimer en Belgique. » On prenait intérêt pour le livre persécuté avant d'avoir vu le jour, et qui « depuis plusieurs mois était attendu avec anxiété. » « Nous ne nous occupons pas de ces bruits, dit M. Ewald ; nous n'y voyons qu'un motif de plus d'examiner plus impartialement l'ouvrage. Il se peut assurément qu'à Paris et dans les autres *villes romaines*, on ne soit pas accoutumé aux libres recherches de la science en général, et à l'étude approfondie de la vie de Jésus en particulier ; qu'on ne puisse écrire sans entraves sur un tel sujet. » Mais ce n'est point ici la question. « En Allemagne, continue fièrement M. Ewald, nous avons des pensées et des mœurs différentes : la question n'est point, pour nous, si le savant peut ou doit s'occuper de telle branche des connaissances humaines : elle est ailleurs. Nous croyons bien plus direct, bien plus à propos de reconnaître si l'écrivain a su s'élever à la hauteur et à la pleine intelligence

[1] Voy. *M. Renan et le Cantique des Cantiques*, par l'abbé Meignan (chez Douniol).

de son sujet, ou, du moins, si un auteur de renom (comme M. Renan) ne se trouve point au-dessous de sa réputation. »

Voilà donc un chef d'école flatté (du moins à quelques égards) dans ses opinions; un littérateur sympathique, un protestant prévenu contre les catholiques, un libre penseur qui préfère les raisons aux anathèmes : il est juge dans la question entre M. Renan et nous. Qui pourrait le récuser? Les catholiques sans doute, et seulement les catholiques, non pas comme juge incompétent, mais comme juge prévenu. Quant à M. Renan, il est forcé de l'accepter; et si la sentence tourne contre lui, c'est qu'elle sera mille fois motivée.

CHAPITRE V

Comment M. Ewald juge M. Renan.

Le jugement que le chef éminent de l'école de Gœttingue porte sur l'auteur de la *Vie de Jésus* n'est point équivoque. Selon ce critique, M. Renan « n'a pas su s'élever à la hauteur de sa tâche. » Il n'a point écrit avec la préparation et « le calme d'esprit requis non-seulement par la sainteté du sujet, mais encore par le simple souci de la vérité historique. » — « Comment, continue M. Ewald, pourrait-on écrire la vie d'un homme quelconque, pour peu qu'il s'élève au-dessus du niveau commun, si auparavant on n'a pas saisi la nature de son caractère, la source de son influence, et les conditions de sa vie? » — M. Renan n'a rien compris de tout cela dans le Christ. Cet idéal de perfection que l'auteur, à l'exemple de Strauss, appelle du seul nom de Jésus était encore et essentiellement le *Christ*. « Ne pas savoir reconnaître le caractère messianique dans le fondateur de la loi nouvelle, c'est ne rien comprendre à sa mission, à sa vie, à ses actes, à ses souffrances et à ses triomphes. » M. Renan pose mal la question du caractère messianique de Jésus, il la discute encore plus mal et ne la résout pas. « Pouvait-il dès lors montrer ce qu'a été Jésus-Christ dans la vérité et la grandeur de son histoire? Non, Jésus devait rester pour lui à l'état d'énigme impénétrable. C'est pour cela que l'écrivain français se laisse aller à des suppositions aussi fausses qu'elles sont indignes de son sujet. Il n'a point saisi la corrélation des diverses parties de la vie de Jésus : son enchaînement et son unité lui ont totalement échappé. Il y a deux

hommes dans le Jésus de Renan, l'homme de la perfection morale et le fanatique ; et cependant nulle vie dans l'histoire n'a conservé au milieu des vicissitudes une aussi parfaite unité que celle de Jésus-Christ. C'est parce qu'il a toujours eu la même conscience de lui-même, toujours nourri la même pensée et poursuivi le même but, qu'il s'est montré en toute occasion si ferme, si digne et si divinement grand. »

En méconnaissant ces principes, M. Renan a éteint la lumière de l'histoire, et il est tombé dans les déplorables contradictions d'un Jésus tour à tour moral et immoral, sublime et vulgaire, véridique et menteur.

Il en coûte à M. Ewald de se montrer aussi sévère ; et après avoir fermement et nettement condamné, il adoucit tant qu'il peut les rigueurs de la sentence. Ainsi, lorsqu'il a dit : Renan n'a pas saisi « l'unité interne de la vie de Jésus, précisément dans ce qu'elle a de plus important : les efforts de l'écrivain pour s'approcher de la hauteur de son sujet sont trop faibles, trop incertains ; les louanges éparses, et même les témoignages de l'admiration et de la vénération la plus haute à l'égard du Christ, sont trop amoindris par des tableaux et des affirmations contradictoires, » le chef de l'école de Gœttingue ajoute : Nous devons pourtant reconnaître que « Renan se meut avec précaution au milieu des contradictions, et même qu'il fait preuve *d'une certaine noblesse ;* qu'il évite volontiers tout ce qui choquerait trop violemment les idées régnantes, tout ce qui paraîtrait trop bas ; qu'il n'aime pas à dire des nouveautés qui scandaliseraient trop fort : il y a plus : entre les opinions et les conceptions mises en circulation (par les écoles négatives), il choisit les plus sûres et cherche à se les approprier. »

M. Renan pouvait-il rencontrer un juge plus bienveillant ? Est-ce donc là de l'étroitesse, de l'hostilité, de la passion cléricale ? — Qu'il écoute donc jusqu'à la fin son indulgent critique.

« Les choses étant telles, continue M. Ewald, l'importance du livre de Renan se réduit tellement, que je ne trouve pas d'intérêt à en signaler les erreurs particulières. » — « L'auteur n'apporte aucune

lumière sur les côtés obscurs du siècle de Jésus-Christ, et plusieurs de ses assertions sont fausses. L'identification des hérodiens avec les boéthusiens[1], par exemple, est une conjecture qui n'a pour elle qu'une ressemblance de mots. Les hérodiens étaient un parti politique, et les boéthusiens une école de philosophes. » M. Ewald renvoie M. Renan à saint Épiphane[2] et lui conseille de ne point abuser de quelques mots mal interprétés du Talmud. Il signale ensuite ce qu'il y a d'arbitraire dans le triage que fait M. Renan entre les parties authentiques de saint Jean et les parties non authentiques. « Comment, par exemple, le critique français ose-t-il affirmer[3] que le verset 22, ch. IV de saint Jean, au moins quant au dernier membre, n'est point authentique, parce qu'il contredirait les versets 21 et 23 ? »—La Samaritaine ne peut-elle pas dire ce que toutes les prophéties en circulation lui ont appris comme elles l'apprenaient aux païens : *Le salut nous viendra des Juifs ;* et Jésus-Christ ne pouvait-il chercher à arracher à l'étroitesse de ses conceptions la pauvre femme qu'il voulait gagner à lui, lorsqu'il disait : *Femme, crois-moi, l'heure est venue où l'on n'adorera plus ni sur cette montagne, ni à Jérusalem ?* Cette contradiction qui *paraît* aux yeux de M. Renan disparaît tout à fait, comme beaucoup d'autres encore aux yeux de M. Ewald. Enfin lorsque l'auteur de la *Vie de Jésus* déplace le jour et le lieu de la Cène qu'il transporte au milieu de la vie publique du Christ, Ewald s'écrie : « Nulle part nous ne trouvons la preuve de la vraisemblance de cette supposition, ni dans les paroles de saint Jean (chap. VI), ni dans le reste de l'Évangile, ni ailleurs. Loin de là, il faut reconnaître que la Cène, même avec le sens qu'on lui attribue, n'aurait eu aucune importance, si elle avait été anticipée. » Après cette dernière observation, Ewald termine sèchement cette critique de détail qui l'impatiente, en disant : « C'est assez, nous l'avons déjà dit, il n'entre point dans notre plan de faire le relevé des erreurs de Renan, *Wir mögen darüber hier nicht weiter reden !* »

[1] *Vie de Jésus*, p. 217.
[2] *Hérésies*, ch. XX.
[3] *Vie de Jésus*, p. 234.

Après avoir ainsi constaté que la *Vie de Jésus*, considérée, soit dans son ensemble, soit dans ses détails, est de nulle valeur, Ewald recherche pourquoi M. Renan est resté si loin du but scientifique qu'il s'était imposé de lui-même et sans qu'aucune nécessité l'y contraignît : voici les raisons qu'il en trouve. Nous analysons.

Renan, ignore l'histoire vraie du peuple d'Israël pendant les deux mille ans qui ont précédé la venue de Jésus-Christ; et, bien que toutes les facilités lui aient été données d'apprécier cette histoire dans toutes ses parties, il n'a pas pris la peine d'en acquérir une connaissance suffisante, partielle ou totale. Cependant il est impossible d'avoir une idée juste de Jésus-Christ sans l'étude préalable de l'Ancien Testament, puisque le Messie est la fleur, il faut dire plus, le fruit par excellence de la végétation historique qui l'a précédé. Comment Renan, un orientaliste pourtant, sait-il si peu l'Ancien Testament? Ce qu'il a dit dans son chapitre intitulé : *Place de Jésus dans l'histoire du monde*, est tout à fait insuffisant.

Une autre cause des erreurs de l'auteur de la *Vie de Jésus*, tout à fait différente de la première, c'est, selon M. Ewald, que l'écrivain a apporté dans l'étude de son sujet une multitude d'opinions et de principes qui lui sont totalement étrangers. Il faut le dire, ces opinions, considérées en elles-mêmes, manquent de rectitude; considérées dans leur rapport avec le sujet, elles sont inconvenantes. Nulle part pourtant la dignité, quand il s'agit de la vie de Jésus, n'est si bien à sa place. Pourquoi, par exemple, reporter jusqu'à l'époque du Christ les principes de la Révolution française, appeler Jésus un *jeune démocrate*, et en faire un collègue de Camille Desmoulins ou du socialiste Babeuf?

Est-il vrai, est-il juste, est-il convenable de dire que, semblable à tous les grands hommes, Jésus-Christ a pu exploiter légitimement, en s'y ralliant sans bonne foi les erreurs et les préjugés de son temps? Le but justifie-t-il donc les moyens? « On m'assure que Renan a été élevé à l'école des jésuites, ajoute M. Ewald; il y paraît à diverses opinions semées dans ses écrits. Bien qu'il en soit aujourd'hui l'ennemi, comme beaucoup de gens de notre siècle, il est plus

jésuite qu'il ne pense[1]. » Pascal n'a rien cité de plus contraire aux principes de la saine morale et de plus cyniquement machiavélique que les paroles suivantes de Renan. — M. Ewald les cite pour les livrer au mépris; nous croyons à propos de l'imiter.

« L'histoire est impossible si *l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures*. Toutes les grandes choses se font par le peuple ; or on ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées. Le philosophe qui, sachant cela, s'isole et se retranche dans sa noblesse, est hautement louable. *Mais celui qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elle et avec elle, ne saurait être blâmé.* César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus... Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonges, et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères... Le SEUL COUPABLE EN PAREIL CAS, c'est l'humanité qui veut être trompée. »

Selon M. Renan, « la *sincérité n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux*, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. Bonne foi et imposture sont des mots qui dans notre conscience rigide s'opposent comme des termes inconciliables. En Orient, il y a de l'un à l'autre mille fuites et mille détours. Les auteurs des livres de Daniel, d'Hénoch, par exemple, hommes si exaltés, commettaient pour leur cause, et bien certainement sans ombre de scrupule, un acte que nous appellerions un faux. La vérité matérielle a très-peu de prix pour l'Oriental ; il voit tout à travers ses intérêts et ses passions. »

Ewald accompagne ces lignes des réflexions suivantes :

« Nous ne voulons point montrer tout ce que ces propositions ont de faux et de dangereux, ni faire voir combien elles contredisent les

[1] Il y a ici plusieurs erreurs dont il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur : M. Renan n'est pas un élève des jésuites; et les jésuites ne professent pas la morale que M. Ewald suppose. M. Renan est sorti de Saint-Sulpice, et ce n'est pas non plus à l'école de M. Emery, qui sut dire sans effort la simple vérité à Napoléon irrité, que le libre penseur a puisé les leçons de sa nouvelle morale.

faits les plus avérés de l'histoire. Seulement nous déplorons que le savant français n'ait pas senti lui-même l'immense différence qui existe entre les Orientaux anciens et les Orientaux modernes. Il se peut que dans son dernier voyage en Phénicie et en Palestine, il se soit convaincu par sa propre expérience de la vérité des portraits qu'il trace; cependant il y aurait ici quelques réserves à faire, et il conviendrait de rechercher et d'apprécier les causes qui ont précipité l'Orient dans une telle décadence. Mais, en tout cas, juger des anciens peuples de l'Orient, qui seuls sont en question, d'après les modernes, c'est chose aussi déraisonnable que si on voulait retrouver dans les Athéniens et les Italiens d'aujourd'hui les Grecs et les Romains d'autrefois. Ce qui est plus déplorable encore que toutes ces méprises, c'est que Renan juge et peint Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après des hypothèses aussi dépourvues de fondement. S'il est dans le passé un personnage dont la vie écrite s'identifie complétement avec la plus stricte vérité historique, c'est assurément le Christ. S'il est un homme parfaitement exempt de toutes les taches et de toutes les faiblesses de son époque et de sa nation, c'est encore le Christ, lui qui, dans les moindres détails de sa conduite, s'est mis scrupuleusement d'accord avec les principes de la plus pure morale, déposés dans le sein du peuple choisi par les révélations divines. Comment Renan eût-il pu comprendre les miracles et la nature des véritables pensées de Jésus, lui qui suppose au Christ des principes de conduite dignes de Tartufe ou d'Escobar? Que les principes émis dans l'appréciation de la vie publique du Christ soient jésuitiques ou non, en tout cas, ils sont antichrétiens. »

Ewald termine son travail sur la *Vie de Jésus* en adressant à M. Renan des reproches qu'il nous suffira de signaler. « Renan, dit-il, cite avec éloge la *Vie de Jésus* de Strauss, et il l'estime assez pour dérober à l'ouvrage allemand un titre qui n'offre que le nom mutilé du Sauveur. Comment l'écrivain français ne prend-il pas garde que cette œuvre, oubliée aujourd'hui en Allemagne, est tombée devant l'arrêt de l'opinion, qui l'a condamnée au nom de la science? Le livre de Strauss n'a produit chez nous qu'une sensation de courte durée, et n'a eu de

succès qu'auprès des ennemis du christianisme. Il trahit l'ignorance complète des rapports et de la succession des Évangiles. Est-ce de la part de Renan une complaisance à l'égard du traducteur, son collègue à l'Institut, fondateur de la *Revue germanique*, recueil qui, pour le dire en passant, est, par les principes qu'il adopte et la direction qu'il suit, aussi contraire à la science qu'à la religion? Les concessions faites à l'école de Tubingue ajoutent au caractère général d'indécision du livre, qui flotte entre deux courants d'idées entièrement opposées. Ce manque de fermeté dans les vues se fait surtout remarquer dans la question de l'évangile de saint Jean. L'école de Tubingue suppose que cet évangile a été composé au deuxième siècle par un écrivain inconnu; mais, depuis douze ans, cette assertion mensongère est tombée en Allemagne dans un discrédit croissant. M. Renan a sans doute été frappé des raisons qui militent en faveur de l'authenticité de saint Jean : aussi ne peut-il s'empêcher d'admettre que les récits historiques de cet évangile remontent au disciple bien-aimé, et qu'ils constituent un complément très-sûr et très-important des trois évangiles. Il met seulement en doute l'historicité des discours du Christ renfermés dans le quatrième évangile. Nous ne voulons point discuter cette question, qui nous paraît d'une importance secondaire; il nous suffit de constater que Renan s'éloigne grandement de ceux qui, par leurs préjugés volontaires contre le quatrième évangile, se privent et privent le monde du livre le plus propre à nous faire connaître Jésus-Christ.

« Le critique français, dans l'importante question des sources évangéliques, partage beaucoup de nos idées : mais il retombe de nouveau dans le faux, lorsqu'il répète d'après l'école de Tubingue des erreurs manifestes et opiniâtres. Ainsi, pourquoi reproduire l'objection tant de fois réfutée, tirée du silence de Papias à l'égard de l'évangile selon saint Jean? L'école de Tubingue affirme qu'il n'est point authentique parce que Papias raconte comment saint Matthieu et saint Marc ont écrit leurs évangiles, tandis qu'il ne dit mot du quatrième évangile. Cette raison est arbitraire. Nous ne connaissons de l'ouvrage de Papias que quelques fragments conservés dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe;

nous ne savons donc point si Papias parle ou non de saint Jean dans le reste de son livre. Alors même qu'il n'en dirait rien, on n'en pourrait pas conclure que l'évangile de saint Jean n'est pas authentique. Eusèbe ne produit les témoignages des anciens qu'en faveur des écrits dont l'origine pouvait paraître douteuse, et quand il s'agit de décider de leur provenance. C'est à dessein qu'il ne veut rien affirmer et rien nier de ce qui touche l'évangile selon saint Jean ; et sa raison est toute simple : il savait qu'aucun homme intelligent ne pouvait douter de son authenticité. Si, toutefois, le même historien[1] cite les paroles de Papias relatives à saint Matthieu et à saint Marc, ce n'est pas qu'aucun des contemporains de l'évêque de Césarée en ait douté, mais seulement parce que l'ouvrage de Papias lui paraît renfermer des souvenirs et des particularités qu'il voulait livrer à l'appréciation de ses lecteurs. L'école de Tubingue ne met tant d'insistance à reconnaître l'authenticité de l'Apocalypse que pour se créer des raisons de nier celle du quatrième évangile. Nous ne savons si Renan veut suivre la même marche, quand il affirme que l'Apocalypse a été le *premier* livre canonique, ce qui ne repose sur aucun fait certain, et n'a aucun fondement en soi.

« Si, jetant un dernier regard sur l'ouvrage de M. Renan, nous considérons à part ce qu'il renferme de bon, en particulier la hardiesse de son entreprise et certaines observations qui ne sont pas dénuées de vérité, un homme bien informé reconnaîtra que tout cela est pris à l'Allemagne : c'est un résultat, un fruit de notre nouvelle science germanique. Non que nous voulions nous vanter de rien : *la gloire que nous pourrions tirer de cette origine ne serait pas claire*, vu le reste du livre et sa nature. Nous dévoilons ces particularités parce qu'elles sont vraies et qu'elles appartiennent à l'histoire de la composition de la *Vie de Jésus*. Elles sont d'autant plus intéressantes que l'auteur, contrairement à son habitude, ne cite nulle part les savants allemands et les travaux qui leur appartiennent.

« Il parle dans l'introduction de l'école franco-allemande de

[1] *Hist. eccl.*, III, 39.

Strasbourg et de Paris, laquelle n'a ni indépendance ni originalité et qui jusqu'ici n'a rien produit, je ne dis pas de remarquable, mais de bon.

« Cette attitude étrange de l'auteur d'un ouvrage qui n'est point hostile à la science germanique s'explique seulement par la manière dont on se pose aujourd'hui, particulièrement à Paris, en face de l'Allemagne[1]

« Qu'on ne se méprenne pas chez nous sur le caractère d'un livre qui a pour auteur un Français sous quelques rapports si distingué : l'ouvrage, écrit pour la France, n'a d'importance que pour Paris et les catholiques. Il met en lumière l'état du christianisme, de la science et de l'instruction dans les pays *romains*. C'est à eux de voir en quoi la *Vie de Jésus* les touche, en quoi elle peut leur nuire ou leur servir. Renan, averti, à ce qu'il semble, par sa propre expérience, se garde de rien dire contre le clergé *romain* d'aujourd'hui et son Église, d'irriter les mécontents et de blesser les personnes vivantes. Mais son livre *bâtard*, avec la forme et le vêtement qu'il revêt, par son fond et la liberté mesurée de son audace, est dirigé en réalité contre les dogmes de l'Église catholique. Puissions-nous voir le résultat définitif de ces attaques ! Il faudra du temps. »

Tel est le jugement motivé, et l'on pourrait dire la condamnation que le chef de l'école de Gœttingue porte contre la *Vie de Jésus* de M. Renan. Nos lecteurs trouveront que le juge est peu suspect de partialité à l'égard des catholiques; mais enfin un fait est clair pour lui : le livre, sans valeur scientifique, est une manœuvre de parti. Il nous reste à leur faire connaître une critique plus vive et plus

[1] Cette phrase un peu obscure pour la généralité des lecteurs, est très-claire pour ceux qui savent que M. Ewald est l'homme de son pays qui se défie le plus de nos projets *hostiles et ambitieux*. Il nourrit, tant qu'il peut autour de lui, des sentiments peu bienveillants pour les français et peu flatteurs pour les catholiques. Il est, en cela, nous n'en doutons point, de très-bonne foi. C'est un protestant ardent et un Allemand qui se souvient trop des conquêtes du premier empire. Les deux fantômes noirs qu'il poursuit et voit partout, sont la France impériale et l'*Église romaine* pour ne pas dire *catholique*. M. Ewald nous permettra de regretter des préjugés chez un homme aussi éminent et d'un commerce aussi aimable avec les étrangers qui le visitent.

sévère encore, celle de l'école de Tubingue dont le docteur Keim va être l'organe. Ces rigueurs ont leur enseignement. Deux écoles non seulement rivales mais hostiles l'une à l'autre se réunissent pour réduire à néant la valeur scientifique de la *Vie de Jésus*. D'où peut venir un pareil accord, sinon de l'évidence et de la force de la vérité?

CHAPITRE VI

Comment l'école de Tubingue, représentée par le professeur Keim, juge la Vie de Jésus. — Son opinion sur l'ensemble de l'ouvrage.

M. le docteur et professeur Keim est l'auteur d'intéressants ouvrages, entre autres de l'*Histoire de la Réformation en Souabe*. D'autres travaux importants lui ont valu une réputation qui lui a ouvert l'université de Zurich, où il professe à côté des organes les plus avancés de l'école de Tubingue.

Ce critique distingué reprochera à M. Renan ce que M. Ewald et les auteurs des réfutations françaises ont déjà plusieurs fois relevé. Je n'ai point voulu dissimuler ces coïncidences. Le lecteur, il est vrai, sera exposé à relire plusieurs fois la même critique; mais cet ennui sera compensé par quelque avantage. On se convaincra que si des critiques d'origine différente se ressemblent si bien, c'est qu'elles ont un fondement. Nous ne sommes point fâché aussi de montrer que des réfutations françaises ne méritent pas le dédain dont elles ont été quelquefois l'objet de la part des admirateurs passionnés de M. Renan; qu'elles n'ont pas tout exagéré, tout travesti, tout incriminé sans cause, ainsi qu'on les en accuse. Nous voudrions, si cela est possible, faire regretter à une *Revue* très-répandue et d'ordinaire plus circonspecte, des éloges tout à fait indiscrets[1]. La confraternité et la collaboration n'exigeaient point un pareil enthousiasme. Nous ne savons pas si M. Havet, dont la réputation n'est pas encore faite, a été bien inspiré de chercher l'illus-

[1] Voy. la *Revue des Deux Mondes*, 15 août.

tration en sonnant de la trompe devant M. Renan. La *Revue des Deux-Mondes* pense-t-elle ajouter à sa considération en manquant à cette mesure qui lui a jusqu'ici pourtant assez bien réussi?

Voici le jugement que porte M. Keim sur l'ensemble de l'ouvrage.

Ici, comme dans le compte rendu du travail de M. Ewald, nous traduisons littéralement, tout en cherchant à reproduire les idées plutôt encore que les mots. Si quelque lecteur désire s'en assurer, nous le renvoyons avec confiance à trois suppléments de la *Gazette universelle d'Augsbourg*, ceux des 15, 16 et 17 septembre. Nous avons omis de reproduire ce qui nous a paru n'avoir qu'un intérêt d'école ou de communion. Nous avons quelquefois commenté et expliqué ce qui nous a paru obscur ou incomplet. Le lecteur reconnaîtra ce qui nous appartient à l'absence des guillemets.

« Le livre de Renan est avant tout un produit parisien, d'une irréprochable élégance. Il faut en recommander les conditions matérielles aux éditeurs allemands, et les qualités littéraires aux auteurs de notre pays. La science y est si bien dissimulée qu'on a peine à la découvrir : point d'efforts pénibles, ni de considérants trop longs. La langue sèche et aride du savant, la métaphysique recherchée du philosophe sont totalement absentes. Tout est agréable, vif, *enlevé*, à la manière française. C'est le beau langage de la société polie; il est précis, naturel; il exprime les idées les plus arides dans des analyses pleines de simplicité, par une image, une analogie. Jamais rien de trivial; souvent des mots spirituels. Le livre est plein d'allusions politiques ou autres, qui semblent bien un peu forcer par moment les consignes. On remarque beaucoup de rhétorique, trop assurément pour notre goût allemand, mais sans excès pour celui de la grande nation et pour le public auquel l'ouvrage est destiné. On croirait lire un discours fait pour le plaisir des oreilles; mais le grand art n'est-il pas de posséder beaucoup de science sans la laisser apercevoir? Renan se contente d'indiquer de loin les plus difficiles questions et les résout en un moment. Il fait défiler son parc d'artillerie consistant en une douzaine de passages talmudiques et une toute petite liste de noms rabbiniques et modernes. Cela ne dure qu'un instant,

c'est un léger nuage qui traverse un ciel pur. Renan en vient tout de suite aux aimables récits, et le lecteur respire. On lui a montré que l'on sait beaucoup : il suffit. Il conservera dans son âme satisfaite et enchantée la pensée flatteuse qu'en suivant les pas d'un grand savant il ne marche pas à l'aventure et que sa foi n'est pas aveugle.

« Un nouveau charme du livre, continue M. Keim, est le côté plastique des récits. L'histoire évangélique est pleine des scènes de la nature et de drames émouvants dont l'art a de tout temps su tirer un excellent parti. Il est vrai que le peintre a plus de liberté sous ce rapport que l'historien. » Renan a peut-être tort de vouloir être à la ois l'un et l'autre. « Toutefois, c'est ici que le talent de Renan se révèle particulièrement. Aucune partie de son ouvrage ne mérite plus l'éloge que la gracieuse peinture des lieux qui furent le théâtre de la vie de Jésus. Toutes ces belles descriptions de la Galilée de Nazareth, de Capharnaüm, du lac de Génézareth, des synagogues, les faits historiques dont ces lieux furent témoins, tout cela est garanti par Josèphe et repose sur une observation exacte du voyageur, tout cela fournit au lecteur un cadre, un paysage dans lesquels il pourra ensuite placer lui-même les événements. Cependant la pensée n'est pas neuve et n'appartient point en propre à l'auteur. En Allemagne, les disciples d'Hegel et de Strauss ont cherché à assurer un *substratum* à l'idée, cette souveraine de leur époque ; mais Renan les a surpassés. »

M. Keim aurait pu ajouter qu'Ewald, dont M. Renan, par une habile discrétion, ne parle jamais, a fourni ici plus d'un modèle.

« Les traits du caractère de Jésus, sa manière de vivre, sont rendus sensibles, malgré maints sacrifices faits par le littérateur aux exigences de la critique ; et dans les détails pittoresques de la vie quotidienne du Christ, au milieu du cercle de ses disciples, se retrouvent les mœurs et les couleurs de l'Orient. Renan répand sur tout cela une lumière heureuse, et l'on sent que les choses *ont pu* se passer à peu près comme elles sont racontées. Mais reste la question : tout cela est-il vrai? Sommes-nous en présence d'une histoire ou d'une fantaisie, d'une fiction ou d'une réalité! Le Jésus que

l'on décrit n'est-il qu'un de ces personnages imaginaires créés par les poëtes, pour représenter une période historique et animer un paysage?

« Voici maintenant le procédé au moyen duquel on a fait du Christ un portrait à la fois si pittoresque et si humain. Il consiste tout entier dans l'emploi rigoureux et exclusif de la mesure des choses humaines appliquée aux choses divines, en ce que Renan a banni de l'histoire évangélique tout ce qui n'était point conforme aux lois communes de l'histoire et de la psychologie, tout ce qui n'avait pas un caractère purement naturel lorsque cependant il écrivait la vie d'un Dieu. » Habitués qu'ils sont dans le premier âge, à adorer, craindre et aimer le Christ comme un Dieu, à le placer à une hauteur incommensurable au-dessus de notre sphère, de mauvais chrétiens se trouvent flattés, à plusieurs titres, de voir M. Renan, plus audacieux qu'eux-mêmes, arracher au Ciel un Roi jusqu'ici inviolable, craint plus encore qu'aimé du grand nombre, de le considérer de près, dans ce livre audacieux, de l'y mesurer d'un œil profane. Dans ce détrônement criminel, rêve possible seulement dans une ère de révolution, on cherche à calmer le remords du sacrilége, en faisant de Dieu le plus beau des hommes, en lui jetant des couronnes profanes, en lui disant enfin, à l'exemple de Satan au désert : Si vous ne voulez plus être le Christ, le juge redouté des vivants et des morts, nous vous donnerons tous les trônes de la terre, nous vous attribuerons toutes les qualités que notre siècle estime le plus, vous serez le jeune et séduisant démocrate, le révolutionnaire triomphant, l'idole des femmes sensibles, le héros des temps modernes comme des temps anciens, le martyr de la liberte religieuse, le roi, le dieu terrestre d'un siècle qui ne croit plus aux divinités du Ciel! Venez à nous, et vous serez le premier d'entre nous. Mais commencez par adorer nos rêves, nos utopies, notre philosophie, notre politique.

Après avoir si souvent grondé aux portes des Tuileries, l'émeute, on le dirait, gronde aux portes du Ciel; et son habile parlementaire use de toutes les ressources du plus fin diplomate pour

poser cet ultimatum à Dieu lui-même : Christ, soyez ce que nous voulons, ou bien vous ne serez plus rien désormais. Vos amis sont battus, l'heure presse... bientôt il sera *trop tard*. Le christianisme sera tout humain, ou bien il cessera d'être. — Cette fantasmagorie, ce rêve insensé, plus ou moins voilés, constituent l'intérêt douloureux du livre de M. Renan. Malheureusement, et il ne servirait à rien de le taire, ce livre exprime des aspirations, des doctrines, des principes qui sont ceux de beaucoup de ses lecteurs. C'est ce qu'observe M. Keim dans les paroles qui suivent.

« C'est là un fruit de l'éducation moderne, une conséquence de l'idée que l'on se forme de la civilisation et du progrès. Cette manière de voir pénètre dans la théologie qui veut soumettre l'homme, Dieu lui-même, à la règle commune du développement ; c'est l'abandon de la doctrine ancienne qui faisait mouvoir le Christ dans une sphère transcendante. Les principes d'après lesquels la science se dirige sont un élément nouveau qui pénètre dans la conscience des masses, à peu près comme un principe (vénéneux) dans la circulation du sang, et se répand partout. Renan a touché une corde vibrante, rendu un son qui, plus ou moins distinct, frappe partout l'oreille. On ne veut reconnaître dans Jésus que les facultés humaines et les forces dont chacun constate en soi-même le principe. Le Christ est l'idéal de l'humanité, mais il ne le dépasse pas. C'est un homme qui a senti Dieu en lui, qui a dégagé la morale étouffée sous les formes cérémonielles, qui a fondé le règne de l'esprit, du bien, de la liberté, sans la crainte importune de Dieu, en dehors et au-dessus des réalités prosaïques et serviles. » Nous voudrions supprimer le reste de la citation du trop fidèle disciple de Baur ; mais nous tenons à constater que les juges de M. Renan appartiennent au camp rationaliste le plus avancé. « Qui pourrait nier, continue M. Keim, ce qu'il y a de satisfaisant et d'admirable dans un tableau pareil, ou regretter l'amour avec lequel Renan, fidèle à son programme de liberté et de respect à l'égard du Christ, fait de son héros l'idéal de l'humanité? Toutefois, si Renan n'a pas aperçu l'abîme qui sépare le Christ du reste des hommes, s'il a exagéré le côté humain de sa

vie, s'il a composé un drame dont le premier héros manque d'unité, de puissance et de grandeur, n'en faut-il pas conclure que l'écrivain a trahi par là l'incapacité où il était de concevoir et de reproduire le caractère si élevé de Jésus? Le monde ne voudra point reconnaître sous des traits si humiliés, celui qu'il a adoré dans une sainte et mystérieuse terreur. »

M. Ewald a déjà fait, le lecteur s'en souvient, la même observation. M. Renan n'a pu s'élever à la hauteur de l'idée vraie du Christ. Cette conception essentielle à l'explication des Évangiles et à l'intelligence de l'histoire, lui ayant fait défaut, le livre pêche par sa base et M. Keim a pu dire : « Les grâces légères et l'agrément du livre ne nous rendent point jaloux : le mérite littéraire n'empêche pas de voir que l'auteur est au-dessous de la tâche qu'il a entreprise. Il est bien loin de dominer son sujet et d'être maître de la matière ; il offre un livre superficiel à un public qui ne l'est pas moins. Le pittoresque tant vanté n'est ici qu'un accessoire. »

Telles sont les idées et presque toujours les propres paroles de M. Keim. Elles servent comme de préface à la critique approfondie de l'ouvrage de M. Renan. Le savant professeur va maintenant suivre l'auteur français et dire son avis sur les diverses parties du livre. Voici comment il juge l'Introduction.

CHAPITRE VII

Comment M. Keim juge l'Introduction de la Vie de Jésus selon M. Renan.

« Enfonçons plus avant le scapel de la critique ; et si nous causons quelque douleur au patient, c'est que nous ne pourrons faire autrement. Nous avons relevé avec assez de complaisance le côté brillant du livre de M. Renan pour qu'il nous permette de signaler ses ombres.

« Personne, après Strauss et Baur, ne voudrait aujourd'hui écrire la vie de Jésus sans s'être rendu compte de la valeur des sources où l'histoire doit puiser. Renan a donc cru nécessaire de faire précéder son travail d'une *introduction*. Mais qui croirait qu'il n'a pas même cherché à résoudre une seule des mille difficultés qui se dressaient devant lui? Sa route était semée d'obstacles, et l'on ne nous croira pas quand nous dirons qu'il n'a pas même écarté les plus petites pierres. On n'est pas médiocrement surpris de voir le procédé expéditif avec lequel Renan se débarrasse des questions critiques. Il se contente de jeter en passant au lecteur qui voudrait être éclairé et convaincu l'autorité d'un livre quelconque. Les ouvrages qui semblent l'avoir principalement inspiré sont au nombre de deux ou trois, composés par des auteurs français, auxquels on peut témoigner beaucoup d'estime, sans pour cela courber la tête devant leur autorité. Quant aux nombreux et sérieux travaux que l'Allemagne a publié depuis trente ans, Renan, si j'en excepte la traduction de Strauss, n'en parle pas à ses lecteurs. Il est évident qu'il ne les a pas étudiés; c'est ce que montrent les pauvretés qu'il débite sur les premiers évangiles.

Rien de plus superficiel. Le fait ressort également de la manière dont Renan parle de saint Jean. Une naïveté de ce genre ne serait certes pas possible en Allemagne.

« Tout le monde sait chez nous qu'il faut accepter ou rejeter en entier l'évangile de saint Jean. C'est un tout indivisible dans son unité. »

Voilà une vérité que Baur a mise dans tout son jour. Nous conseillons à M. Renan de lire le chapitre où Baur, dans son livre : *Recherches critiques sur les Évangiles canoniques*, expose le plan de l'évangile de saint Jean et l'harmonie de toutes ses parties. « Si les critiques, dit le chef de l'école de Tubingue, se trouvent embarrassés dans des difficultés insolubles, lorsqu'ils cherchent à apprécier l'évangile de saint Jean, cela provient de ce qu'ils l'ont considéré uniquement à l'extérieur. Il faut suivre une autre méthode et pénétrer le fond de cet évangile. Alors on en saisira la conception primordiale, on verra comment il se développe de lui-même, on comprendra l'harmonie et le lien des parties entre elles, et les rapports de celles-ci avec l'idée une qui les résume toutes. » Voilà ce que Lücke, de Wette, Baugmarten-Crusius n'ont point suffisamment compris, et ce que Baur a mis en pleine lumière. Les actes, les discours, les combats et les victoires, la mort et la résurrection, constituent, dans la pensée de Jean, la preuve combinée que Jésus est le *logos* divin, la lumière qui a vaincu les ténèbres. Tout est d'une même main, l'expression d'une même pensée, tout revêt un même caractère : tout demeure ou périt ensemble. Baur est ici pleinement dans le vrai, et cette idée ressort si puissamment de ses écrits que, lorsqu'on les a lus, on ne s'imagine guère comment on peut en avoir une autre. L'auteur de la *Vie de Jésus* semble ignorer qu'il est, sous ce rapport, parmi les attardés de la critique.

Aucun mot irrévérencieux ne semble trop fort à Renan quand il veut caractériser les discours qui forment une moitié de cet évangile. Il parle d'une métaphysique sèche et subtile, de tirades fatigantes, peu propres à convertir le monde. Voici ses paroles : « A mille lieues du « ton simple, désintéressé, impersonnel des synoptiques, l'évangile « de Jean montre sans cesse les préoccupations de l'apologiste, les

« arrière-pensées du sectaire... Ce n'est pas par des tirades prétentieuses, lourdes, mal écrites, disant peu de chose au sens moral, « que Jésus a fondé son œuvre divine... On entre dans les aridités de « la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait[1]. » Quant à l'autre moitié de l'évangile de saint Jean, la partie historique, M. Renan déclare avec la même assurance qu'il faut y reconnaître les *renseignements précis d'un témoin oculaire* entièrement digne de confiance. Il procède de la même manière, mais en sens inverse, dans le jugement qu'il porte sur les trois autres évangiles : la partie historique est fort dépréciée, mais les discours qu'ils renferment, surtout ceux de l'évangile de saint Matthieu, sont des pierres précieuses d'une valeur inestimable.

En lisant ces choses étranges, le lecteur le plus naïf fait en lui-même cette remarque de l'apôtre saint Jacques, qu'il applique à M. Renan : *Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio. Non oportet hæc fieri. Numquid fons de eodem foramine emanat dulcem et amaram aquam?* Il se sent porté à douter de la justesse des appréciations du critique ; et il a bien raison, car, en poursuivant la lecture de la *Vie de Jésus*, nous nous convaincrons que M. Renan lui-même ne les a pas prises au sérieux. « En effet, *les récits fidèles du témoin oculaire* auxquels l'auteur attache tant de valeur sont plus loin passés sous silence, répudiés, scandaleusement défigurés. Nous citons pour exemple le fait de la résurrection de Lazare. Les discours qui, dans l'Introduction, sont si sévèrement jugés, reprennent plus tard de la faveur, même les discours à la Samaritaine, les paroles adressées aux Capharnaïtes, les promesses du Paraclet, même enfin ceux qui contiennent la subtile métaphysique qu'on avait repoussée avec tant de dédain. » M. Renan brûle ce qu'il adore, il adore ce qu'il avait brûlé.

« Les contradictions, continue M. Keim, se retrouvent dans les jugements portés sur les synoptiques. Renan avait commencé par se placer sur les hauts sommets d'une triomphante critique : à l'occasion des dif-

[1] *Vie de Jésus*, p. xxx et xxxi.

férences qu'il remarquait entre les discours de Jésus rapportés ici par saint Jean et là par les autres évangélistes, il procédait par dilemmes solennels. Le lecteur était mis en demeure de se prononcer entre saint Jean et les synoptiques. Renan dément bientôt cette superbe attitude; il se trouble, s'embarrasse, s'égare, vient ici pour reculer là; c'est une marche en zigzag; il n'en finit qu'en se réfugiant dans l'arbitraire. Aucun des évangélistes n'est complétement fidèle. Ces documents, selon Renan, sont des biographies légendaires semblables aux vies embellies des saints. » — Le lecteur logique se croit dès lors en droit de conclure qu'il est impossible de savoir rien de certain sur Jésus. — Il a tort : « Les traditions fausses, dit M. Renan, renfer-« ment la vérité; les détails ne sont pas vrais à la lettre, mais ils « sont vrais d'une beauté supérieure. Ils sont plus vrais que la nue « vérité, en ce sens qu'ils sont la vérité rendue expressive et parlante, « élevée à la hauteur d'une idée. » Voilà trois vétérans de l'Empire qui vous racontent leurs campagnes; ils mêlent Wagram et Marengo, mais néanmoins ils vous donnent une idée juste du héros. En dépit de toutes les légendes, peut-on douter de la vie de François d'Assise? A-t-on blâmé M. Sprenger d'avoir raconté la vie de Mahomet à l'aide des traditions des *Hadith*? — Soit; mais si le vrai est mêlé au faux, quel sera le moyen de distinguer l'un de l'autre? Le *criterium*, s'il vous plaît, monsieur Renan? Sans *criterium*, pas d'histoire de Jésus. — Il faut certes prendre acte de l'aveu que M. Renan veut bien faire : *les Évangiles sont au fond véridiques;* mais « pour atteindre à la pulpe « d'un fruit, il faut savoir briser l'écaille. »

« Renan, en parlant des sources de l'histoire de Jésus, a oublié tout un ensemble de documents ayant les mêmes droits à la considération que les évangiles, nous voulons dire les épîtres de saint Paul. On peut dire qu'il n'en a pas tenu compte. Il n'a point su non plus tirer parti des apocryphes de l'Ancien Testament, d'Hénoch, du quatrième livre d'Esdras, qui lui eussent été fort utiles pour apprécier le côté messianique de Jésus et la question du *règne de Dieu*. C'est dans le livre d'Hénoch qu'il a trouvé l'idée de l'appellation *Fils de l'Homme;* mais le critique *a oublié* que les chapitres 37-71 sont

gravement suspects d'avoir été interpolés par les chrétiens. S'il le sait, pourquoi n'en a-t-il rien dit? S'il l'ignore, quelle idée faut-il concevoir de sa science? »

Chose étrange! il reconnaît pour authentique — quant aux choses principales — le fameux passage de Josèphe, et il en repousse les conséquences!

« Ce sont là des singularités historico-littéraires que nous ne voulons pas trop reprocher à Renan, mais qui sont rares pourtant chez un homme de lettres sérieux. Il faut dire la même chose des fables que l'écrivain débite relativement *aux grandes écoles* d'Asie Mineure fondées sous l'influence de l'apôtre saint Jean, et dans lesquelles Renan fait entrer Jean le Presbytre. » Ces écoles créées d'un trait de plume, où sont-elles dans l'histoire? Renan les a-t-il rêvées? les a-t-il devinées?

Illustre Institut de France, que de gloire va vous procurer tant de découvertes inattendues!

« Enfin les éclaircissements que le Talmud fournit à Renan et qu'un jeune Israélite a réunis pour lui, se réduisent à très-peu de chose, pour ne pas dire rien. Pourquoi donc en faire étalage dans l'*introduction?* Pourquoi ces réclames fastueuses des journaux officieux annonçant des flots de lumières sortant de documents que tout le monde sait beaucoup plus obscurs et beaucoup moins sûrs que nos quatre évangiles? A vrai dire, les avantages que nous espérions retirer des éclaircissements promis étaient moindres que la crainte de le voir se fourvoyer misérablement dans ces voies dangereuses : *Die Beiträge aus dem Talmud sind nicht so bedeutend als wir* HOFFEN *oder* FUERCHTEN *wollten.* »

Telle est l'appréciation sommaire que fait M. Keim de l'Introduction de la *Vie de Jésus*. Cette appréciation est sévère, les coups portés sont cruels. M. Renan, sous le fouet de ce rude étranger, nous semble un patient qu'exécute la Critique.

CHAPITRE VIII

Comment M. Renan n'explique point la place de Jésus dans l'histoire.

Le travail de M. Keim est ce que les Allemands appellent une *recension*. Le consciencieux critique s'est imposé de passer en effet en revue chacun des chapitres de M. Renan. Il suit de là que l'œuvre du docteur allemand consiste dans une série de jugements mis sans art à la suite les uns des autres. Les transitions ménagées, l'arrangement des matières, sont chez nos voisins, en pareille circonstance, un luxe peu recherché. Que le lecteur nous permette donc, en reproduisant les excellentes observations de M. Keim, de dresser avec lui un catalogue et de ne prétendre qu'à la fidélité de l'interprète.

« C'est par un chapitre intitulé : *Place de Jésus dans l'histoire du monde*, que Renan ouvre l'histoire de la vie de Jésus. Nous n'en dirons qu'un mot. Rien de plus superficiel que la philosophie qui s'y étale. Ces vagues et obscures considérations n'ont plus de cours en Allemagne. »

M. Keim n'emploie qu'un mot pour caractériser la philosophie religieuse de M. Renan : *Seichte Religions Philosophie ;* cette philosophie est *superficielle*. Il ne pouvait parler plus juste. Le premier soin d'un philosophe est d'éviter les équivoques et d'aborder franchement les problèmes. L'auteur de la *Vie de Jésus*, tout au rebours, recherche les obscurités et ne discute presque jamais, il affirme et ne prouve point. Il met tout son art à se dérober, laissant l'ignorant ébahi, et l'homme qui raisonne sans antagoniste. C'est en vain qu'on le poursuit, qu'on le provoque quand on le rencontre, on n'obtient rien, ni ex-

plication, ni excuse, ni justification. C'est un système. Ce défaut de netteté et cette absence de démonstration, se révèlent manifestement dans le chapitre : *Place de Jésus dans l'histoire.* Je prends un exemple entre vingt. On lit, page 2 : « L'homme, dès qu'il se distingua de l'animal, fut religieux, c'est-à-dire qu'il vit dans la nature quelque chose au delà de *la réalité*, et pour lui quelque chose au delà de la mort. » Quel sens faut-il attacher à ces paroles *au delà de la réalité?* S'agit-il *des réalités sensibles* ou de la réalité absolue? Ce sont là deux choses entièrement différentes. Dans le premier cas, l'homme aurait entrevu Dieu à travers ses œuvres; dans le second, il eût rêvé des chimères. Si on pouvait supposer que ce n'est là qu'une distraction de l'écrivain, qu'un détail sans importance, nous n'en parlerions pas; mais ici cette obscurité est calculée. Elle voile l'athéisme, le panthéisme, si l'on veut, derrière une locution douteuse. Est-elle panthéiste, ou seulement impropre? L'auteur pourra, au besoin, soutenir que le panthéisme n'y est pas nécessairement renfermé. Ces artifices de langage sont-ils dignes d'un philosophe? Il est vrai, nous le savons, M. Renan, qui croit de bonne foi marcher à la tête du progrès, en est encore au panthéisme hégélien, qui n'a *plus de cours en Allemagne.* Ce qui ne serait qu'une expression malsonante et obscure pour un autre est donc un mot plus significatif pour lui. — Mais puisque le mot en question s'explique par le panthéisme et que M. Renan vient de nous en donner un nouveau commentaire dans la *Revue des Deux Mondes*[1], qu'il nous permette de lui demander quand il nous fournira les preuves de la vérité de cette doctrine. Il ne les a jamais établies. Le panthéisme est dans ses ouvrages à l'état d'hypothèse; et le développement atomistique tel qu'il l'explique dans l'article signalé, n'est qu'une hypothèse de plus. D'éminents écrivains ont fait voir avec l'éclat de l'évidence que le panthéisme était impuissant à donner la raison du monde, de la liberté, du devoir, qu'il impliquait des contradictions colossales[2]. M. Renan pense le contraire. Mais pourquoi

[1] *Revue des Deux-Mondes,* numéro du 15 octobre.

[2] Voyez M. Maret : *Essai sur le Panthéisme-Philosophie et Religion.* Voyez les ouvrages du P. Gratry, de MM. Cousin, Simon, etc., etc.

n'en donne-t-il jamais les raisons? Un savant, un philosophe expose loyalement ses doctrines; il tient à honneur de communiquer ses lumières et de justifier ses idées. Le silence est ici suspect, et le dédain est étrange. C'est une originalité incomparable, en vérité, que d'affirmer des choses qui surprennent tous ceux qui les entendent, et de ne les éclaircir, de ne les prouver à personne! Quoi de plus inexpliqué encore, que la religion mosaïque et le christianisme tels qu'ils sont présentés dans ce chapitre qui nous occupe en ce moment : *Place de Jésus dans l'histoire?*

M. Renan suppose, au point de départ, comme un principe certain que le mosaïsme et le christianisme ne peuvent ni ne doivent s'expliquer par le fait de l'intervention divine, par la lumière d'une révélation surnaturelle. Alors comment le peuple juif et Jésus ont-ils réalisé dans l'histoire ce que nul peuple, nul homme n'a su faire? Comment et pourquoi les Sémites et Jésus ont-ils apporté au monde, les premiers, le monothéisme, le second la religion de la *conscience universelle, l'idée qu'il y a quelque chose au monde de supérieur à la patrie, au sang, aux lois, l'idée qui fera les apôtres et les martyrs, la religion de la pure et sublime morale, la religion de l'esprit, la religion présente et future de l'humanité, la religion qui ne sera jamais surpassée quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir.* Voilà un grand fait, une grande chose, un phénomène sans égal, comment l'expliquez-vous? M. Renan, au lieu de l'expliquer, semble prendre à tâche, dans le chapitre cité, de rendre le fait plus inexplicable que jamais. Je comprends Hegel, Schelling et, dans ces dernières années, le docteur William[1], qui s'attachent à montrer comment chaque religion, chaque philosophie, chaque civilisation étaient sur leurs devancières un progrès qui devait avoir son terme dans le christianisme. Mais M. Renan ne dit rien de cela. Pour lui, l'Afrique, la Chine, l'Égypte, l'Inde, le monde païen tout entier est toujours resté à une incommensurable distance du mosaïsme et du christianisme. Comment se fait-il que la distance ait tout à coup été franchie?

[1] *Essays and Reviews* (the education *of the World*). Voyez notre travail : *Une crise en Angleterre*, chez Douniol.

La nature ne procède point *per saltum*, dit-on; ni l'histoire, ni la philosophie, ni les religions non plus. Comment donc expliquer le phénomène si brusque, l'apparition subite et sans généalogie quelconque du monothéisme et du christianisme? L'intervention divine explique cela; mais M. Renan, comment l'expliquera-t-il, sans cette intervention? Il expose, point pour point, une moitié de la théorie des apologistes chrétiens et des prédicateurs, quelquefois peut-être, un peu exagérée, à savoir qu'il n'y a que ténèbres en dehors de la révélation; mais pourquoi ne conclut-il pas avec eux et comme eux?

Voici l'appréciation de M. Renan touchant les religions et les civilisations païennes. Tous les prédicateurs l'exposent de la même manière dans les chaires, et les apologistes dans leurs traités.

« Ce sentiment (le sentiment religieux) pendant des milliers d'années, s'égara de la manière la plus étrange. Chez beaucoup de races, il ne dépassa point la croyance aux sorciers sous la forme grossière où nous la retrouvons encore dans certaines parties *de l'Océanie*.

« Chez quelques-uns, le sentiment religieux aboutit aux honteuses scènes de boucheries qui forment le caractère de l'ancienne religion du *Mexique*. Chez d'autres, en *Afrique* surtout, il arriva au pur fétichisme... Les brillantes civilisations qui se développèrent, dès une antiquité fort reculée, en *Chine*, en *Babylonie*, en *Égypte*, firent faire à la religion certains progrès. La Chine arriva de bonne heure à une sorte de bon sens médiocre, qui lui interdit les grands égarements. Elle ne connut ni les avantages, ni les abus du génie religieux. En tout cas, elles n'eut par ce côté aucune influence sur la direction du grand courant de l'humanité. Les religions de la *Babylonie* et de la *Syrie* ne se dégagèrent jamais d'un fond de sensualité étrange; ces religions restèrent, jusqu'à leur extinction au quatrième et au cinquième siècle de notre ère, des écoles d'immoralité où quelquefois seulement se faisaient jour, par une sorte d'intuition poétique (c'est-à-dire en dehors du raisonnement, d'une manière peu logique), de pénétrantes *échappées* sur le monde divin. L'*Égypte*, à travers une sorte de fétichisme apparent, put avoir de bonne heure des dogmes

métaphysiques et d'un symbolisme relevé. Mais sans doute ces interprétations d'une théologie raffinée n'étaient pas primitives. Jamais l'homme, en possession d'une idée claire, ne s'est amusé à la revêtir de symboles... Ce n'est pas de l'Égypte d'ailleurs qu'est venue la foi de l'humanité. *Les éléments qui, dans la religion d'un chrétien, viennent, à travers mille transformations, d'Égypte et de Syrie sont des formes extérieures sans beaucoup de conséquence, ou des scories telles que les cultes les plus épurés en retiennent toujours.* Le grand défaut des religions dont nous parlons était leur caractère essentiellement superstitieux ; ce qu'elles jetèrent dans le monde, ce furent des millions d'amulettes et d'abraxas. Aucune grande pensée morale ne pouvait sortir de races abaissées par un despotisme séculaire, et accoutumées à des institutions qui enlevaient presque tout exercice à la liberté des individus... — Les premières intuitions religieuses de la *race indo-européenne* furent essentiellement naturalistes... *Ce n'était ni de la religion ni de la morale réfléchies : c'était de la mélancolie, de la tendresse de l'imagination;* c'était, par-dessus tout, du sérieux, c'est-à-dire la condition essentielle de la religion et de la morale. *La foi de l'humanité cependant ne pouvait venir de là*, parce que les vieux cultes avaient beaucoup de peine à se détacher du polythéisme, et n'aboutissaient pas à un système bien clair. Le *brahmanisme* n'a vécu jusqu'à nos jours que grâce au privilége étonnant de conservation que l'Inde semble posséder. Le *bouddhisme* échoua dans toutes ses tentatives vers l'Ouest. Le *druidisme* resta une forme exclusivement nationale et sans portée universelle. Les *tentatives grecques* de réforme, l'*orphisme*, les mystères ne suffirent pas pour donner aux âmes un aliment solide. La *Perse* seule arriva à se faire une religion dogmatique, presque monothéiste et savamment organisée ; *mais il est fort possible que cette organisation même fût une imitation et un emprunt.* En tout cas, la *Perse* n'a pas converti le monde ; elle s'est convertie, au contraire. »

Ainsi, selon M. Renan, l'Océanie, le Mexique, l'Afrique, la Chine, la Babylonie, l'Égypte, la Syrie, la race indo-germanique, le brahmanisme, le bouddhisme, le druidisme, les Grecs, l'orphisme, la Perse,

c'est-à-dire le monde entier, les prêtres, les illuminés, les philosophes, les politiques, ont été impuissants à fonder une religion monothéiste et une ombre même de la religion chrétienne. Voilà un point bien établi. Les apologistes chrétiens n'en demandent pas davantage, et ils ne s'attendaient point à l'autorité peu suspecte qui vient confirmer leurs affirmations que les incrédules avaient jusqu'ici taxées d'exagération.

Il est donc vrai, et c'est M. Renan qui l'affirme lui-même, que c'est la *race sémitique* (toute seule) *qui a la gloire d'avoir fait la religion de l'humanité. C'est une personne supérieure* (bien supérieure en effet) *qui, par son initiative hardie et par l'amour qu'elle sut imposer*, CRÉA *l'objet et posa le point de départ de la foi future de l'humanité.*

Cette race sémitique, ce petit peuple ignorant, méprisé, sans art, sans science, cette *personne supérieure*, il est vrai, mais aussi cet obscur Galiléen qui ne savait rien du monde, qui ne connaissait de César que le nom, dit M. Renan, qui, comme saint Jean, savait seulement que les princes et les rois portaient de beaux habits, comment ont-ils trouvé la vérité religieuse, comment l'ont-ils fait croire à un monde qui les écrasait de sa supériorité intellectuelle, par sa puissance et sa domination?

Voilà, monsieur Renan, ce qu'il fallait nous dire. Vous rejetez l'explication des chrétiens ; apportez donc la vôtre! Ne voyez-vous pas qu'en reconnaissant si manifestement des faits que les ennemis du christianisme avaient jusqu'ici cherché à nier ou à défigurer, vous affaiblissez considérablement la cause que vous prétendez servir avec eux? — Les déistes, les hégéliens, les protestants de toutes nuances, vous abandonnent : ils ont mille fois raison, car vous les détruisez. Mais, par une autre contradiction, pourquoi, après avoir posé les mêmes prémisses que les catholiques, ne tirez-vous pas avec eux d'inévitables conséquences?

Je ne trouve ici, pour exprimer un jugement en présence de vos incroyables évolutions, que la parole déjà citée et qui, tombée de si haut, a pour cela tant de poids : O intelligence infirme et troublée!

CHAPITRE IX

Comment, malgré les affirmations contraires de M. Renan, Jésus-Christ appartenait à la race de David, comment il est né à Bethléem, comment il n'a point eu Hillel pour maître.

Nous nous sommes engagés, à la suite de M. Renan, dans des questions qu'il a soulevées sans raison, puisqu'elles ne se rattachent point directement à son sujet. En les omettant, l'auteur de la *Vie de Jesus* aurait épargné à son lecteur de faire un long détour pour arriver à l'appréciation de l'état moral et du développement religieux des Juifs au moment de l'apparition de Jésus.

« Malheureusement, observe M. Keim, Renan n'a point exposé en lieu convenable les faits relatifs à cette question. Ce qu'il dit là-dessus est disséminé dans son livre. Il n'a pas non plus accordé l'attention que réclamaient de lui les divers partis qui divisaient la Judée. Il est vrai qu'il nous révèle des choses inattendues et inouïes, comme celles-ci, par exemple : à savoir qu'Hillel a été le *maître de Jésus* et Philon *son frère aîné*. Ajoutons que le révélateur ne prend pas la peine de prouver ces paradoxes, et qu'il se contente d'affirmations d'une incomparable légèreté. »

On sait peu de choses certaines sur la vie d'Hillel, de cet homme qui aurait, selon les rabbins, vécu cent vingt ans, et qui, selon le Talmud, aurait parlé toutes les langues, tous les idiomes des vallées, des collines, des montagnes, des arbres, des plantes et des démons ! Josèphe n'en dit pas un mot. Le caractère que la légende prête à Hillel est le seul motif que M. Renan puisse invoquer en faveur de son opi-

nion : encore faudrait-il savoir à quoi se réduisent les vertus prêtées à ce rabbi et qui, par leur exagération, ressemblent à une création posthume opposée par les Juifs aux chrétiens pour amoindrir l'autorité de Jésus.

Hillel était de mœurs douces; il interprétait la loi d'une manière plus clémente que le dur et irascible Schammaï. Mais il y a loin de là aux suppositions de M. Renan. Si Jésus a rencontré quelquefois Hillel, c'est parmi les juges qui le condamnèrent. Ce membre de la société juive officielle présida le sanhédrin et se mêla activement aux affaires de son temps. Jésus parut effectivement au milieu des rabbins juifs, mais ce fut, comme nous l'apprennent les évangélistes, pour leur donner des leçons et non pour en recevoir. Dès l'âge de douze ans il avait, devant les docteurs, cette attitude de maître seule digne du Messie. Quant à Philon, qui vivait en Égypte, qui s'était mis à la remorque des néoplatoniciens, et travestissait la Bible par des allégories raffinées, quels rapports a-t-il eus avec Jésus-Christ? On constaterait des différences par vingtaines, tandis que les ressemblances nous échappent absolument.

M. Renan nie sans plus de raison que Jésus soit descendu de la famille royale de David. L'écrivain n'aurait pas dû ignorer que l'apôtre saint Paul a affirmé positivement cette descendance à un moment où l'énonciation du fait en question était encore facile à apprécier. Les textes de saint Paul sont formels. Nous ne citerons que celui de son Épître aux Romains (I, 3) : *Jesus... qui factus est ex semine David secundum carnem.* Les Juifs, qui avaient le plus grand intérêt à nier cette descendance, ne l'ont pourtant jamais fait. Domitien cite devant lui les petits-neveux de Jésus comme descendants de David. M. Renan suppose impossible la vérification des généalogies remontant si haut; mais le Talmud et les écrits des rabbins admettent nettement le contraire : c'est ainsi qu'ils font descendre Hillel, Gamaliel de la famille même de David. Saint Paul, l'élève de Gamaliel, et les évangélistes se seraient-ils compromis aux yeux des rabbins et de toute la nation en affirmant une généalogie qui n'aurait eu pour elle aucune ombre de fondement? Si l'on ne voit point figurer la famille

de David à côté des Sadokites, des Asmonéens, des Hérodes et des Boéthusiens, c'est que les restes de cette noblesse royale étaient tombés dans la pauvreté qui amène après elle l'obscurité. On a vu partout de grandes familles déchoir et vivre dans l'oubli. Bélisaire mendiait, et les derniers descendants de Luther sont aujourd'hui d'obscurs ouvriers. Les Sadokites, les Asmonéens, les Hérodes, jaloux de leur influence, ont dû faire ce qu'ils pouvaient pour écarter une race rivale et ajouter à son humiliation.

M. Renan met en doute la naissance de Jésus à Bethléem, parce que Jésus était appelé Nazaréen. Ce n'est pas sérieux. On appelle tous les jours *Parisiens* des hommes nés en province. Nous ne voulons point ici discuter l'objection tirée du fait qu'il y eut un recensement ordonné par Quirinus après la mort d'Hérode le Grand[1]. Ce recensement, postérieur à la naissance de Jésus, prouve-t-il contre le fait d'un recensement antérieur? Les opérations de cadastre et de recensement sont, de nos jours, assez multipliées pour que nous supposions qu'à une époque où les moyens de statistique étaient encore très-imparfaits, on eût besoin de vérifier et de recommencer plusieurs fois le travail dans un pays comme la Palestine. Les populations hostiles à ces recensements devaient chercher à éluder les ordres, à tromper les gens de César, et l'opération faussée par ces dispositions a dû être plusieurs fois recommencée à l'aide de mesures légales de plus en plus sévères. Le recensement opéré par Quirinus, devenu proconsul, ayant été fait avec plus de succès et plus de solennité que les précédents, est, dans l'histoire, celui auquel on a rattaché les autres, confondus avec lui. Nous n'avons besoin, pour établir ce fait, ni d'*inscriptions* reconnues fausses, ni même des hypothèses douteuses établies par Savigny sur les textes de Cassiodore et de Suidas, hypothèses que paraît ignorer M. Renan. Il nous suffit de dire que saint Luc connaissait parfaitement la date et les circonstances du recensement de Quirinus proconsul, comme il est fa-

[1] Nous traiterons cette question avec les développements, qui conviennent au bruit qu'on en a fait, dans l'ouvrage que nous préparons sur la vie de Jésus et dont le premier volume paraîtra prochainement.

cile de s'en convaincre par les Actes des Apôtres (v, 37); qu'il n'a pu confondre cette mesure qui eut tant de retentissement avec ce qu'il appelle à dessein *prima descriptio*. Ce premier recensement fut un acheminement au second, que l'on peut appeler le recensement définitif, le seul dont parle Josèphe.

Nous sommes ici de l'avis d'Ebrard. Il suppose trois moments, trois opérations dans le recensement qui devait sceller la servitude des Juifs à l'égard des Romains. Il y eut d'abord un édit d'Auguste, ordonnant que des opérations successives de cadastre et de recensement s'étendissent à tout l'empire, *orbi terrarum*. Par suite de cette volonté du César un recensement eut lieu sous Hérode, recensement provisoire, imparfait, accompli d'après les formes de la loi juive. Enfin le recensement définitif, accompli avec toutes les formalités de la loi romaine, eut lieu lorsque la Judée, devenue province de l'empire, fut soumise au *cens*, à l'impôt du denier dont il est parlé dans l'Évangile. Ces trois actes se tiennent et le second se rapporte au troisième, comme la préparation à l'œuvre, comme le commencement à la fin. L'opération définitive et totale a une date, celle du proconsulat de Quirinus, l'an 11 de J. C.

Si la naissance de Jésus-Christ à Nazareth eût été un fait *de notoriété publique*, comme le suppose M. Renan, comment explique-t-il le massacre des innocents à Bethléem, ordonné par Hérode? Ce fait, dit-il, *se rapporte à quelque cruauté exercée par Hérode du côté de Bethléem*, il n'a eu aucun rapport avec la naissance de Jésus! Mais sur quoi baser cette supposition? Nous avons l'autorité formelle de saint Matthieu pour établir la relation de la cruauté exercée sur les enfants bethléémites avec la naissance de Jésus qui en est la cause. M. Renan a-t-il pour lui un texte, une allusion, une apparence quelconque de raison historique? Non. Cela lui paraît, c'est probable! Inclinons-nous.

« Renan, reprend M. Keim, se fait de l'éducation de Jésus l'idée qu'on en peut concevoir d'après les usages de l'époque; seulement il rétrécit à plaisir l'horizon juif à ce moment de l'histoire. Jésus avait une connaissance précise, profonde et étendue du monde. Ses paroles l'ont souvent montré; et le mot profond : « Rendez à César ce qui est à César

« et à Dieu ce qui est à Dieu, » suffirait à le prouver. Une étude de l'esprit de Jésus-Christ et de sa divine intelligence eût éclairé bien des questions, et se serait trouvée là parfaitement à sa place. »

Tout le monde comprend que si Jésus n'avait pas pénétré le secret des sociétés comme il pénétrait le secret des cœurs, l'Évangile n'eût pas exercé cette action intime et lente qui a réformé les lois et fondé la société chrétienne sur des bases heureusement rajeunies. Mais ce ne sont là que de simples peccadilles dans un grand pécheur. La seule louange que donne M. Keim à M. Renan racontant ce qui a précédé le ministère de Jésus-Christ, est relative à l'appréciation du rôle de Judas le Galiléen. « M. Renan, dit-il, a eu raison d'attirer l'attention sur le soulèvement qu'excita et que dirigea un contemporain et un compatriote de Jésus, Judas le Galiléen. En élevant contre la domination romaine et le recensement l'étendard de la liberté *du règne de Dieu* qu'il prêchait, cet homme intrépide était réellement, dans un certain sens, le précurseur armé et violent d'une révolution spirituelle. »

Nous ne pouvons acquiescer qu'en partie à cette observation : Judas le Galiléen ne peut être en aucun sens le *précurseur* de la révolution spirituelle et pacifique de Jésus. C'eût été le précurseur d'un Messie exclusivement juif et d'un règne temporel, fondé sur la puissance des armes. Mais ce Messie, attendu, il est vrai, des Juifs qui interprétaient mal les prophéties, n'est point venu, et c'est en vain que la nation aveuglée l'attend encore. Le professeur de Zurich ne blâme point M. Renan de placer la naissance de Jésus-Christ à Nazareth : nous avons donné les raisons pour lesquelles, ici encore, nous ne sommes pas de son avis.

Le lecteur comprend, sans que nous l'en avertissions, que nous ne pouvons pas être toujours d'accord avec le disciple de l'école de Tubingue. M. Keim, par exemple, met au nombre des plus belles pages de la *Vie de Jésus* « la vaporeuse description de Nazareth, de ses habitants, de ses collines sur lesquelles le Christ, se laissait entraîner à ses rêves de l'*absolu bonheur*. » Il est vrai, les peintures sont aimables, la topographie exacte peut-être; mais le Jésus de

M. Renan est dépeint sous des couleurs tout humaines; c'est, si l'on veut, un délicieux et mélancolique jeune homme ; mais ce n'est pas le *Verbe incarné*. Cette pensée nous trouble et nous empêche de goûter beaucoup l'art descriptif de M. Renan. Toutefois, pour n'être point injuste, citons quelques traits de ce que M. Keim pouvait en effet admirer. Nazareth est un lieu consacré : c'est un sanctuaire, encore aujourd'hui, visité de pèlerins : Dieu l'a fait beau pour son Fils et pour nous. Il n'est point mal que les profanes le célèbrent. « Nazareth était une petite ville, située dans un pli de terrain largement ouvert au sommet du groupe de montagnes qui ferme au « nord la plaine d'Esdrelon... Les maisons, à ce qu'il semble, ne diffèraient pas beaucoup de ces cubes de pierre sans élégance extérieure ni intérieure qui couvrent aujourd'hui les parties les plus « riches du Liban, et qui, mêlés aux vignes et aux figuiers, ne laissent « pas d'être fort agréables.

« Les environs, d'ailleurs, sont charmants, et nul endroit du « monde ne fut si bien fait pour les rêves de l'absolu bonheur. Même « de nos jours, Nazareth est encore un délicieux séjour, le seul « endroit peut-être de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée « du fardeau qui l'oppresse au milieu de cette désolation sans égale. « La population est aimable et souriante ; les jardins frais et verts.... « La fontaine où se concentraient autrefois la vie et la gaieté de « la petite ville est détruite ; ses canaux crevassés ne donnent plus « qu'une eau trouble. Mais la beauté des femmes qui s'y rassemblent « le soir, cette beauté qui était déjà remarquée au sixième siècle, « et où l'on voyait un don de la vierge Marie, s'est conservée d'une « manière frappante. C'est le type Syrien dans toute sa grâce pleine « de langueur. Nul doute que Marie n'ait été là presque tous les « jours, et n'ait pris rang, l'urne sur l'épaule, dans la file de ses « compatriotes restées obscures. Antonin le martyr remarque que « les femmes juives, ailleurs dédaigneuses pour les chrétiens, sont « ici pleines d'affabilité. Aujourd'hui encore les haines religieuses « sont à Nazareth moins vives qu'ailleurs.

« L'horizon de la ville est étroit, mais si l'on monte quelque peu

CHAPITRE X

Comment M. Renan arrange un petit drame très-piquant entre Jésus et saint Jean.

« La première des grandes erreurs historiques du livre de Renan, dit M. Keim, est de supposer que Jésus avait déjà exercé un ministère en public avant sa rencontre avec Jean-Baptiste au bord du Jourdain. Sur quel document inconnu s'appuie donc Renan lorsqu'il avance que le Christ avait déjà formulé les aphorismes du discours de la montagne, et qu'il amena *sa petite école* aux pieds de Jean? Ces suppositions contredisent formellement nos Évangiles. D'après tous les documents, Jésus commence son ministère après son baptême. Rien n'est plus piquant que le roman de l'entrevue de ces deux jeunes rivaux enthousiastes qui se termine par un arrangement dans lequel Jésus, cédant à l'ascendant de Jean, se résout à se laisser protéger par lui, à se mettre à l'ombre de ce nom puissant, à faire le sacrifice de ses idées, acceptant non-seulement un baptême tout extérieur, mais matérialisant même jusqu'à l'idée du royaume de Dieu. Jésus fait sien le cours homélitique de Jean, et emprunte à ce dernier le ton impérieux et violent de ses invectives. » Tout cela est très-neuf sans doute, mais très-fantastique. Il faut citer quelque chose de ces nouveautés piquantes. Le lecteur n'est pas tenu de nous croire sur parole. « Jésus « quitta la Galilée et se rendit avec sa *petite école* auprès de Jean. « Les nouveaux venus se firent baptiser, *comme tout le monde*... Les « deux maîtres étaient jeunes ; ils s'aimèrent et luttèrent devant le « public de prévenances réciproques... Les deux jeunes enthousias-

« tes... *ont bien pu* faire cause commune et s'appuyer réciproque-
« ment. Un vieux maître, voyant venir à lui un homme sans célébrité,
« se fût révolté... Mais la jeunesse est capable de toutes les abnéga-
« tions... Loin que le baptiste ait abdiqué devant Jésus, Jésus, *pen-*
« *dant tout le temps* qu'il passa près de lui, le reconnut pour *supé-*
« *rieur*, et ne développa son propre génie que timidement... Le
« baptême avait été mis par Jean en très-grande faveur ; il se crut
« obligé de faire comme lui : il baptisa... L'élève égala bientôt le
« maître, et *son baptême fut fort recherché*... La supériorité de Jean
« était d'ailleurs trop incontestée pour que Jésus, encore trop peu
« connu, songeât à la combattre. Il voulait seulement grandir à son
« ombre... En somme, l'influence de Jean avait été plus fâcheuse
« qu'utile à Jésus. Elle fut un arrêt dans son développement : *tout*
« *porte à croire* qu'il avait, quand il descendit vers le Jourdain, des
« idées supérieures à celles de Jean, et que ce fut par une sorte de
« concession qu'il inclina *un moment* vers le baptême... La seule chose
« qu'il dut à Jean, ce furent en quelque sorte des *leçons de prédication*
« *et d'action* populaire... Jésus ne sera plus seulement un *délicieux*
« *moraliste*, aspirant à renfermer en quelques aphorismes vifs et
« courts des leçons sublimes : c'est le *révolutionnaire* transcendant ! »

De quoi M. Renan se moque-t-il ici, de l'histoire ou de ses lecteurs? Ce critique, cet esprit si fin, qui a vu dans les paroles de Jésus tant d'*ironies* inaperçues, nous permettrait-il d'en découvrir ici une de sa part? Nous ferons seulement observer que ses milliers de lecteurs, vu leur bonne foi et leur confiance en lui, ne méritaient point cette dérision. Si M. Renan s'offensait d'une hypothèse qui met en doute sa sincérité, je lui offrirais l'excuse qu'il a trouvée pour Jésus-Christ, à savoir : *qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures*, et que *celui qui trompe l'humanité, qui veut être trompée, ne saurait*, selon lui, *encourir aucun reproche*.

CHAPITRE XI

Comment M. Renan n'explique point où Jésus a puisé son incomparable morale, pourquoi il s'est dit le fils de Dieu et ce qu'il faut entendre par le règne de Dieu.

M. Renan réduit tous les enseignements du Christ à la morale. Cependant le dogme y a bien sa place, se réduirait-il à l'identité du Père et du Fils, à la nécessité du baptême, à la foi au Paraclet, et au règne de Dieu. « En tout cas, dit M. Keim, si la morale chrétienne, de l'avis de tout le monde, s'offre à nous quelque part sous sa forme primitive et authentique, c'est dans le Sermon sur la montagne. Au lieu de se ranger à ce sentiment universel, Renan, se défiant ici sans raison de la chronologie des évangélistes, qui placent le discours de la montagne à la tête des prédications, cherche, en poursuivant des analogies trompeuses avec l'histoire de Mahomet, le premier fond de morale chrétienne dans les aphorismes ayant cours à cette époque. Cette analogie, entre la manière d'Hillel et celle du Christ, est cherchée bien loin; elle est passablement arbitraire, et c'est une chose purement fortuite si les enseignements se rencontrent en quelques points. » L'écrivain contredit formellement lui-même cette hypothèse arbitraire, en reconnaissant à la morale du Christ un caractère marqué d'originalité. Comment pouvait-elle être à la fois une morale commune et une morale originale? C'est ce qui ne s'explique guère. « Quoi de plus contradictoire encore que de faire dériver les préceptes de Jésus de l'Ancien Testament, des apocryphes, d'Hillel, et d'autre part de soutenir que cette morale n'a rien de juif, qu'elle

est une création de la grande âme du Christ ? » C'était dans le sein de son Père que Jésus trouvait ses enseignements sans précédents; et M. Renan aurait dû expliquer par là leur originalité : c'est dans la conscience de son identité avec son Père que se trouvait aussi le secret de l'autorité de la parole du Maître incomparable. Mais chercher à Jésus des exemples qu'il imite, des autorités qui lui servent de garantie, c'est méconnaître le secret de sa puissance qui était toute dans la conviction sans égale qu'il était le fils de Dieu.

« Est-il nécessaire ensuite de faire remarquer que Renan n'explique point pourquoi ni comment, dans son système, le Christ affirmait son identité avec Dieu le Père? Comment le sentiment de cette identité découle-t-il de l'Ancien Testament, comment se développe-t-il au milieu des fleurs de la Galilée, comment mûrit-il au milieu des difficultés et des épreuves? Tout cela chez M. Renan ne s'explique point. On ne sait pourquoi Jésus se déclare Fils de Dieu ; et tout ce que dit M. Renan de Çakyamouni, l'inventeur de la Nirvâna et de la religion de l'anéantissement, de Platon, l'homme de l'induction logique, de Paul et des *autres fils de Dieu* sont de vaines paroles. » Ces analogies surfaites et misérables n'expliquent ni la force, ni l'intensité, ni la clarté, ni la tranquillité de la conviction de Jésus. Voici quelques-unes de ses paroles : « Moi et mon Père sommes un, *ego et Pater unum sumus.* » « Philippe celui qui me voit, voit aussi mon Père, *Philippe qui videt me videt et Patrem.* » Il n'y a rien dans l'histoire qui égale la simple réponse de Jésus à Caïphe, lorsque celui-ci lui demandait : Êtes-vous le Fils de Dieu? « Oui, dit-il, avec un calme ineffable, *je le suis : Tu dixisti.* » Non-seulement Jésus-Christ s'est dit fils de Dieu, mais cette conviction a été si intense en lui qu'il l'a communiquée dans la même plénitude à ses apôtres. Écoutez saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu, et Dieu était le Verbe; *in principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* » Le même apôtre, dans sa première Épître, dit en parlant de Jésus : « Il est le vrai Dieu et la vie éternelle, *Hic est verus Deus et vita æterna.* » Saint Paul n'avait pas un langage moins net : « *Non rapinam arbitratus est* (Christus) *esse se æqualem*

Deo, sed semetipsum exinanivit... et habitu inventus est homo. » (Philip. II, 6.) « *Nomine Jesu omne genu flectatur*, qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse ! » (Philip., II, 9.) — Le Christ était-il panthéiste? On n'ose le dire. On aime mieux, sous des phrases vagues, lui reprocher les rapports personnels qu'il affirme avoir avec Dieu. En écartant l'hypothèse de la doctrine panthéiste du Christ, on se prive du dernier moyen d'expliquer comment Jésus se disait égal à son Père.

M. Renan qui, comme le dit M. Keim, n'explique pas la conscience en Jésus de l'identité avec son Père, ni la conviction des Apôtres à cet égard, n'a point su non plus comprendre le *règne de Dieu*. Selon M. Renan, il y aurait eu deux royaumes de Dieu prêchés par le Christ, absolument contradictoires. Le premier était le règne de la morale et de la justice dans le monde. Il était annoncé dans les jours sereins et limpides de la jeunesse, alors que Dieu pendant quelques mois était vraiment sur la terre. « Le royaume de Dieu est « commencé... Chacun le crée sans bruit par la vraie conversion du « cœur. Le royaume de Dieu n'est alors que le bien..., le règne de la « justice, que le fidèle, selon sa mesure, doit contribuer à fonder, ou « encore la liberté de l'âme. » Le second royaume est prêché après le séjour de Jésus dans le désert auprès de Jean. Alors le Christ n'est plus le délicieux moraliste : « c'est, dit M. Keim en reproduisant les paroles de M. Renan, un révolutionnaire qui ne rêve que catastrophe dans le monde, destruction de la nature, un règne de millénaire fondé avec le secours des anges, sous l'influence terrifiante de la trompette du jugement. « Ce jugement est proche : l'ordre actuel de « l'humanité touche à son terme. La grande révélation du Christ est « proche. Un âge d'homme, tout au plus, lui est réservé. » M. Renan voit l'annonce de deux royaumes contradictoires là où Jésus Christ ne parle que d'un seul, parce qu'il apprécie mal la figure et la réalité, l'événement prophétique de la ruine de Jérusalem et la ruine du monde, le commencement du règne de Dieu sur la terre, et sa réalisation complète au dernier jour du monde. Si Jésus avait réellement entendu et prêché le royaume de Dieu comme M. Renan l'entend, il se fût contredit de manière à compromettre sa parole. De

plus, la foi de la première génération chrétienne s'expliquerait peut-être, quoique difficilement, mais la foi de la seconde génération ne s'expliquerait plus du tout. Les événements eussent donné au Christ un démenti qui aurait détruit la foi dès le premier siècle.

CHAPITRE XII

Comment M. Renan méconnaît et outrage Jésus-Christ en le présentant à la fin de sa vie sous les traits d'un fantastique.

Il n'a rien été écrit, que je sache de plus outrageant, et de plus faux à l'égard de Notre Seigneur Jésus-Christ que les derniers chapitres de la *Vie de Jésus*, de M. Renan. Ce sont ces odieuses calomnies qui, en blessant si douloureusement les consciences chrétiennes, ont particulièrement motivé les paroles justement indignées des discours, des mandements et des circulaires de l'épiscopat français. Notre siècle sceptique aurait voulu plus d'indifférence, plus de ménagements, peut-être plus de calme et d'adroite politique; mais les consciences chrétiennes et les fortes convictions connaissent peu ces tempéraments faciles à une foi indécise. L'œuvre critique du théologien, toutefois, doit être plus froide; il fait taire son indignation pour laisser parler la seule logique et l'impartiale raison. C'est avec cette disposition d'esprit que nous désirons achever notre tâche. Nous laisserons le plus souvent la parole à M. Keim. Voici comment il entre en matière :

« L'enthousiasme de Jésus, selon Renan, s'échauffe de plus en plus au milieu de ses enthousiastes disciples. Le siècle demandait des miracles, Jésus fait des miracles. Jésus s'exalte jusqu'à se croire tout-puissant. Le siècle demandait un Messie, et c'est dans le sens messianique que Jésus se nomme Fils de Dieu. Entraîné par ses partisans, il ne se contente plus du nom de Rabbi, il se dit ambitieusement plus grand

que les prophètes, il entreprend de faire croire qu'il est en rapport intime avec Dieu, et rien ne lui plaît plus que de s'entendre appeler des noms les plus sacrés. Excité par la contradiction du grand monde, il devient pur *ébionite*, il ne s'adresse plus qu'aux pauvres, aux bannis; il brise tout lien avec le monde et recommande la guerre contre la nature, la guerre contre le sang, la guerre aux besoins les plus légitimes du cœur; il ne veut plus qu'un amour, celui dont il est l'objet; et par le fait d'une telle morale il ne menace rien moins que l'existence même du monde social. C'est le temps des extases, des songes, des utopies. Car en ce monde où trouvera-t-on la vérité sans exagération, la grandeur sans faiblesse? Les hommes d'ailleurs veulent être trompés: Renan consent à excuser le Christ et à jeter un voile sur ces ombres, non-seulement parceque l'enthousiasme et la foi apocalyptique de Jésus le rendirent fort contre la mort, mais encore parce que l'idée fondamentale de sa prédication, un royaume de Dieu tout moral, est un correctif suffisant de ces songes, et qu'en définitive le Christ a de la sorte assuré le salut de l'humanité. »

Voilà donc ce que M. Renan trouve dans l'Évangile, à savoir, un monde de pensées conçues dans l'ivresse d'un cerveau exalté, où la vérité, l'erreur, la supercherie et la sincérité se confondent et s'embrassent! A la place de la sainte figure du Christ, M. Renan nous offre le portrait d'un fanatique qui se trompe et nous trompe tour à tour. « Nous ne demandons pas à l'écrivain les preuves de si étranges et si légères affirmations, nous préférons rechercher le vice des conceptions historiques de Renan. Ce vice est tout entier dans l'idée qu'il s'est formée de la personne du Christ. Qu'est Jésus pour l'écrivain français? — Un fils de Dieu, dit Renan, le plus pur des moralistes et rien de plus. — Mais Jésus n'est pas le seul fils de Dieu; c'est un commun privilége; et quant à la morale de l'Évangile, l'emporte-t-elle, aux yeux de Renan, sur celle d'Hillel et de Philon qui l'ont inspirée? Bref, Jésus, d'après le critique français, n'a rien qui lui soit absolument propre, excepté dans la manière de dire et dans l'influence qu'il a exercée sur le monde. Lorsque Jésus prétend être

sans égal, quand il convie les hommes à s'attacher à lui comme à l'unique voie de salut, quand il prétend être plus qu'un rabbi, plus qu'un prophète, le fils de Dieu en rapport immédiat et singulier avec le Père, quand il demande qu'on l'aime au-dessus de tous et de tout, quand il prêche le renoncement absolu au monde, alors il devient un extravagant, un rêveur, un fanatique. L'idéal du Christ fait son apparition au seuil de son histoire : c'est là qu'il se réalise un jour. Ce jour-là, tout est vrai, élevé, moral : *Dieu est vraiment sur la terre.* Mais subitement cet idéal est terni, souillé ; le soleil s'éclipse. Qu'on ne dise pas que cette opposition, cette contradiction, est, dans le livre de Renan, une manière métaphysique, abstraite, d'analyser et de décomposer l'idée du Christ, que c'est l'application de la méthode transcendentale de Platon, un genre nouveau de l'allégorie de Philon ; non, c'est de l'histoire, de la tragédie en grand style, c'est l'idéal qui s'abaisse et s'ensevelit réellement, effectivement, dans la sphère empirique de l'erreur et du mensonge.

« Mais trouve-t-on dans les Évangiles quelque prétexte à de telles calomnies? Il est vrai, Jésus annonce qu'une grande catastrophe précédera l'entrée de ses disciples dans le royaume de Dieu. Il est vrai, Jésus croyait opérer des miracles, et avec le secours de son Père, commander à la nature. Il est vrai, Jésus, au milieu de l'hostilité du monde, comptait beaucoup sur le pauvre peuple. Mais cette catastrophe, il l'a toujours annoncée et il n'y a pas l'ombre d'une vraisemblance dans la supposition qu'il a commencé d'abord par prêcher le règne pur de la morale, et qu'en suite et seulement dans les nécessités d'une lutte suprême contre ses ennemis, il a commencé ses prédictions apocalyptiques. C'est l'écrivain français tout seul qui a séparé et isolé ces deux parties intégrantes des enseignements du Christ ; c'est Renan qui vient scinder en deux une indivisible doctrine, en distinguant la partie lumineuse et la partie ténébreuse née de l'esprit mauvais du temps. Dans la pensée de Jésus, l'ordre moral du monde a sa sanction et son complément dans le jugement général. Alors même qu'une moitié seulement de la doctrine chrétienne serait jugée plausible, et l'autre excessive, ce ne serait point une raison de

transformer Jésus en fanatique. » Bien des chrétiens ont une foi sincère à cette doctrine complète sans être pour cela fanatiques, et visionnaires. « Il n'est pas nécessaire d'aller chercher dans le quatrième évangile le genre apocalyptique qui, pour le dire en passant, ne s'y montre guère, on le trouve dans tout l'Ancien Testament et dans les autres livres qu'il a inspirés. La Bible tout entière est, si l'on veut, une apocalypse continue, puisque c'est l'histoire d'une révélation surnaturelle. Quelque idée que l'on se fasse de Jésus, il ne pouvait faire autrement que de produire son enseignement sous cette forme traditionnelle ; et de plus il trouvait dans les livres canoniques les prémisses de tout ce qu'il annonçait : il lui suffisait, à tout prendre, de procéder par déduction rationnelle. Pourquoi donc supposer au Christ l'exaltation d'un visionnaire, pourquoi créer par là une difficulté de plus pour rendre compte de l'admirable morale qu'il a prêchée, et contredire ainsi l'histoire manifeste de sa vie ?

« Est-ce que les miracles de l'Évangile démontrent mieux le fanatisme supposé du Christ et qu'il fut tour à tour trompeur et trompé ? D'après Renan, Jésus a parfois rougi lui-même de ses miracles; il a cédé à l'opinion et à la pression de ses disciples, à ce point que le pouvoir surnaturel qu'il exerçait et même le profond soupir poussé au tombeau de Lazare peuvent bien n'avoir été qu'une sorte de jonglerie.

« D'abord Jésus n'a jamais rougi des miracles qu'il opérait. Il voulait qu'on y reconnût la preuve du royaume de Dieu à venir. De plus, on ne peut douter des guérisons qu'il opéra réellement. Qu'on ait recours tant qu'il plaira à des explications psychologiques du genre de celle de M. Renan, elles ne prouveront point que Jésus-Christ ait été un jongleur : loin de là, elles établiront le contraire. Les autres miracles de Jésus, son pouvoir sur la nature, présentent des difficultés plus graves. Admettons que ces prodiges donnent lieu aux doutes des historiens et des philosophes, bien que la science ne puisse les nier absolument, est-ce une raison d'abuser du récit de ces prodiges pour outrager la personne du Christ?

« Aucun honnête homme, par exemple, ne voudrait, à n'importe

quel titre, accepter la responsabilité de l'artifice que Jésus, selon Renan, employa pour la résurrection de Lazare.

« Vaut-il la peine de relever ce que dit Renan de l'enthousiasme croissant de l'*ébionite*, qui condamne tous les riches, qui ne connaît que les pauvres, qui identifie la propriété et l'avarice et prêche le communisme? » — L'œil le moins exercé découvre ici l'exagération d'un critique qui franchit toutes les bornes. Qui ne sait que Jésus fut entouré des riches et des pauvres, et que même dans le cercle intime des disciples il n'y eut jamais de pur communisme. Plus d'un disciple avait sa maison, ses filets et sa barque?

Est-il donc si difficile de se rendre compte du motif pour lequel Jésus s'adressait surtout aux pauvres et aux affligés? Est-ce que le médecin dédaigne et condamne les gens bien portants, parce qu'il emploie sa journée à visiter et à soulager les malades? Quiconque a lu l'Évangile restera confondu devant tant de légèreté. « Mais que faut-il attendre d'un critique assez peu sérieux ou assez fin, dit M. Keim, pour distinguer entre les discours de saint Matthieu et ceux de saint Luc, et établir entre eux cette différence à savoir que saint Luc, contrairement à saint Matthieu, est un ébionite exalté, et très-exalté? »

CHAPITRE XIII

Comment M. Renan méconnaît Jésus-Christ en le représentant sous les traits d'un révolutionnaire abrogeant la loi mosaïque.

Nous avons vu que Renan rattachait l'origine de la méthode apocalyptique de Jésus à ses rapports avec Jean-Baptiste, et nous avons dit que cette hypothèse est déraisonnable : est-il plus sensé de rattacher la volonté d'abroger la loi mosaïque à la venue de Jésus dans le temple pendant les fêtes de Pâques?

« Ce fut, nous assure Renan, dans sa trente et unième année que Jésus résolut de s'établir à Jérusalem. Il purifia, *dit-on*, le temple, et s'indigna de sa profanation et se scandalisa du culte lui-même. Cette visite eut un grand résultat, dit Renan, celui de convaincre le Christ de la nécessité de l'abrogation des sacrifices, du sacerdoce et de toute la loi. Dès lors Jésus ne chercha plus ses partisans parmi les Juifs, il s'adressa aux Samaritains, aux Grecs. Ce fut le jour de cette grande parole : « Bientôt on n'adorera plus ni sur le Garizim, ni à Jérusalem, » le jour où Jésus se montra le grand révolutionnaire et le vrai fils de Dieu! »

Que d'affirmations sans preuves dans cet exposé des conceptions de Renan! Pourquoi d'abord cette fixation de l'an 31? C'est la première fois peut-être que, contrairement à la tradition et aux Évangiles, on assigne, comme cela a lieu dans la *Vie de Jésus*, au ministère du Christ une durée de cinq ou six ans. (Si M. Renan semble contredire parfois cette donnée, ce n'est qu'une contradiction de plus ajoutée à beaucoup d'autres.) Cette nouveauté crée ici une difficulté

de plus pour M. Renan. En effet, si la carrière de Jésus a commencé vers l'année 28, et si chaque année, comme on le suppose, le Christ venait à la fête de Pâque, il faut expliquer comment c'est seulement l'année 31, et non auparavant, que Jésus s'aperçoit de la nécessité de détruire l'ancienne loi et de la profanation du temple. Mais c'est là un petit inconvénient pour M. Renan qui, sans s'émouvoir, a bouleversé la chronologie, placé plus tard ce que saint Jean place plus tôt, et fait mourir saint Jean-Baptiste quand l'évangéliste le suppose encore vivant. Voici les paroles mêmes de M. Keim : « Bienheureux saint Jean, s'écrie-t-il, vous devez être bien étonné de voir la complète confiance accordée à votre chapitre II^e^ (v. 4) par M. Renan, lui qui a si violemment bouleversé de fond en comble votre évangile, qui a rejeté complétement votre chronologie, qui se plaint de vos confusions, qui a placé deux ans plus tard ce que vous aviez placé deux ans plus tôt, qui suppose le Baptiste mort quand vous le faites encore parler, qui déclare inutile l'entretien avec Nicodème que vous tenez pour important ! Mais vous vous étonnez bien davantage encore de voir comment M. Renan *brasse* ensemble (über das Gebræu) les diverses parties de vos récits, pour en faire un mélange accommodé à son usage !

« Vous n'imaginiez point que c'était pendant un voyage de Jérusalem pour la Pâque, quelle que soit d'ailleurs la date de ce voyage, que Jésus s'était convaincu de la nécessité de l'abrogation de la loi, abrogation qui, selon vous, était pour lui une idée fixe ! Vous ne vous en doutiez pas, car vous avez, dans cette circonstance, fait parler Jésus sur un ton qui était bien loin de faire supposer que le Christ appliquait une idée nouvelle. Mais comment M. Renan, qui vous prend pour guide, ne s'aperçoit-il pas que l'habitude de Jésus de venir depuis longtemps chaque année à Jérusalem et d'assister aux cérémonies du culte, nous inspire des doutes ? On se demande pourquoi Jésus, placé depuis longtemps dans les mêmes circonstances, en présence du même spectacle, et probablement avec la même dose d'intelligence et de présence d'esprit, n'aurait pas formé plus tôt ses projets *révolutionnaires*.

« Renan pense qu'à partir de l'an 31 Jésus a eu le projet arrêté d'abolir révolutionnairement et immédiatement la loi mosaïque. Mais, alors même que l'évangile de saint Jean ne contredirait en rien cette opinion, elle serait inadmissible, étant contraire au texte formel des trois évangiles. Comment Renan peut-il échapper à leur autorité? On ne découvre dans les synoptiques aucune trace de la volonté de Jésus d'abolir subitement la loi, pas même dans saint Luc, le disciple de Paul. Jésus appelle de la lettre de la loi à son esprit; il voulait en développer l'idée morale; il condamne seulement les exagérations pharisaïques. C'est faire preuve d'une grande légèreté que de voir dans le texte de saint Matthieu, v, 17, seulement une précaution de Jésus contre le fanatisme juif, et d'interpréter ce que Jésus-Christ a dit de l'observation pharisaïque du sabbat, des ablutions, des jeûnes, et de la pratique des sacrifices légaux, dans le sens de l'abolition immédiate de la loi; et ce qu'on peut induire de tout cela, c'est que Jésus-Christ voulait préparer doucement ses disciples à l'abrogation ultérieure de la loi cérémonielle : le temps devait mûrir cette pensée alors sagement voilée; et Jésus ne la produisit point ouvertement. » En plaçant l'autorité de sa parole sur un pied d'égalité avec celle de la loi, en blâmant les exagérations des Juifs et leur culte idolâtrique des textes, en enseignant quelque chose de plus parfait, Jésus-Christ faisait tout ce qui pouvait être réalisé à ce moment. Il voulait laisser à ses disciples le soin de tirer les conséquences et d'achever l'exécution de son dessein.

« La résolution d'appeler les Samaritains et les Gentils à jouir du bienfait de l'Évangile et à faire partie du royaume de Dieu n'a rien eu non plus de subit et de révolutionnaire dans l'esprit de Jésus. Les synoptiques expliquent bien nettement et bien clairement la conduite de Jésus-Christ à cet égard. Il n'est point permis à la critique d'accepter d'autre éclaircissement. Jésus-Christ adresse d'abord les prédications aux Juifs, c'est-à-dire à la nation privilégiée, au peuple dépositaire des prophéties, aux frères germains du Christ suivant la chair; mais ensuite il se tourne vers les nations, conformément aux prophéties et à la nature de son enseignement libéral. L'incré-

dulité de sa nation lui fournissait l'occasion de mettre dans tout son jour sa volonté de sauver l'humanité tout entière. »

M. Renan a contre lui, dans le cas présent, non-seulement les orthodoxes, mais encore le radicalisme biblique en Allemagne. L'école de Tubingue nie formellement que Jésus ait eu le projet d'abolir subitement la loi. Baur soutient que cette pensée, totalement étrangère au Christ, est éclose dans l'esprit de Paul longtemps après la disparition de Jésus. Ce seraient les chrétiens des premiers siècles qui auraient introduit dans les Évangiles les phrases favorables aux Gentils. « Les graves questions qui depuis soixante ans ont occupé la science allemande, dit M. Keim, celles qui ont été étudiées avec le plus de soin et de patience, celles qui ont provoqué le plus de recherches, sont évidemment étrangères à Renan, qui, paraît-il, ne se doute même pas de leur importance. Pense-t-il donc réussir de la sorte à nous persuader que les discours où Jésus parle de Moïse et de la loi avec tant de respect reposent tous sur des méprises ou des fictions inventées par les disciples, que les discours à la Samaritaine, rapportés par saint Jean, sont seuls acceptables? Renan, dans l'Introduction de son livre, nous avait pourtant mis en défiance au nom de son tact critique si exercé contre les discours artificiels du quatrième évangile : comment les accepte-t-il maintenant les yeux fermés et exagère-t-il même le sens des mots? Il est vrai qu'il se mettra bientôt à étudier les temps apostoliques et que par conséquent nous n'avons point encore son dernier mot. Il s'apercevra alors, espérons-le, qu'il est allé trop vite, qu'il suppose au Christ un projet non-seulement encore ignoré par les apôtres, mais formellement contredit par eux. Saint Paul, le zélateur de l'abrogation de la loi cérémonielle et de son obligation pour les Gentils, a-t-il jamais opposé aux apôtres une seule parole du Christ relative à l'abolition subite et révolutionnaire de la loi mosaïque? »

N'importe, et malgré toutes ces raisons, M. Renan suppose que le Christ, ce *jeune enthousiaste*, ce *grand révolutionnaire*, en abolissant violemment la loi, a lui-même décidé le sort tragique qui l'attend.

CHAPITRE XIV

Comment M. Renan expliquant, ainsi qu'il le fait, la résurrection de Lazare porte contre Jésus une accusation de supercherie qui retombe sur l'accusateur.

L'explication odieuse que M. Renan a donnée de la résurrection de Lazare a soulevé en France une réprobation unanime. On va voir qu'en Allemagne, où un tel travestissement de l'histoire rappelait les plus mauvais jours de Paulus, la critique n'a pas été moins sévère.

« Selon Renan, la vision du règne de Dieu qui obsède Jésus, dit M. Keim, lui donnait le vertige, son irritation croissait ; sa mauvaise humeur en présence de la résistance qu'il rencontre lui suggérait des paroles divinement ironiques bien autrement amères que l'ironie de Socrate et de Molière ; elle le porta à des actes fanatiques et absurdes. Ses disciples le tenaient pour fou, et ses ennemis pour possédé. La mort seule pouvait mettre un terme à une situation aussi tendue ; et lui-même projetait de se faire tuer pour fonder son royaume. »

C'est dans ces graves circonstances que Jésus se décide à quitter Capharnaüm (où, selon M. Renan, il demeurait dans la maison de Pierre), et cette Galilée où il avait jusque-là, au milieu des pieuses femmes, des pêcheurs et des douaniers, reçu plus d'une ovation, principalement au *retour de ses voyages à Jérusalem*. (M. Renan suppose qu'il arriva plus d'une fois à Jésus-Christ d'être environné de la foule enthousiaste, de monter *l'âne aux yeux doux*, et de rentrer dans sa ville en foulant les vêtements, les fleurs et la verdure jetés sur son passage, au chant de l'hosanna !) « Jésus se

dirige vers la sombre Judée, vers Jérusalem, la ville esclave du rituel; il va s'y trouver en face de l'indestructible hiérarchie sacerdotale. » Il y aurait bien des choses étranges à relever dans le récit que fait M. Renan de la suite des actions de Jésus. Nous nous bornerons à quelques observations.

« Le motif décisif et dernier de la mort de Jésus est, d'après le quatrième évangile, la résurrection de Lazare. Voyons, dit M. Keim, comment Renan interprète cet événement si grave. Le lecteur trouvera là un exemple caractéristique de la critique de cet écrivain, de sa manière d'entendre l'histoire et de sa théologie.

« Les amis de Jésus voulaient un grand miracle, la résurrection d'une personne considérable et connue, afin de faire contre-poids à l'incrédulité de Jérusalem. (On avait déjà, dans le même but, tenté divers moyens, en particulier les réceptions éclatantes et la prodigalité inouïe des parfums à Béthanie.) Les habitants de Béthanie s'y prêtèrent volontiers, ainsi que Lazare et ses sœurs. Jésus eut aussi la faiblesse d'y donner les mains. Au reste, Jésus à cette heure n'était plus lui-même. Ce n'était pas sa faute, mais bien celle de la coupable, de l'impure Jérusalem, si le Christ avait perdu l'innocence de sa conscience : on l'avait poussé au désespoir. Les fautes involontaires de Jésus ne nous sont pas toutes connues; ses historiens ont glissé discrètement sur les unes et dissimulé les autres. Il se peut que Lazare ait été malade et que l'arrivée de Jésus lui ait fait du bien. C'est là-dessus que l'on a bâti l'histoire merveilleuse. Le convalescent pâle encore se laissa envelopper de bandelettes comme un mort et enfermer dans une tombe de famille d'où Jésus le rappela !

« Est-ce là une impudente supercherie imputable aux habitants de Béthanie? Nous n'en croyons rien : c'est un tour à la française devant la hardiesse et le raffinement duquel nous restons confondus. O rationalistes du dix-huitième siècle, déistes de toute nuance, nous vous avons méconnus. Vous disiez que Lazare dormait d'un sommeil léthargique. » Mais du moins, vous n'imposiez pas au Christ le rôle humiliant d'un valet de comédie! Vous pensiez plus noblement. Notre siècle vous doit des couronnes !

« Comment Renan a-t-il eu le courage de recourir à ces odieuses interprétations? Il devait se taire. Le silence de trois évangiles eût été son excuse. C'est l'unique miracle qu'il raconte parmi ceux dont saint Jean fait le récit : que ne l'a-t-il dissimulé comme les autres? » Beaucoup de ses lecteurs assurément ne s'en seraient pas aperçus. « Renan a appelé saint Jean un témoin oculaire d'une grande autorité. Il ne cite qu'un des miracles rapportés par l'évangéliste, » et encore il se croit obligé de l'expliquer en le défigurant! Pourquoi vanter un biographe si infidèle? Ce n'était vraiment pas la peine, si celui-ci a si mal vu, et si peu fidèlement raconté. Ce témoin oculaire d'un si grand poids est un sot ou un méchant. « Du moins si l'écrivain français eût ici mis cette mesure et cette discrétion dont il a usé pour le miracle de la multiplication des pains : à la bonne heure! Là, ni trompeurs ni dupes, puisque la frugalité de la compagnie en compose tout le merveilleux. Il est vrai que, selon Renan, il en fut tout autrement dans le festin de Béthanie. Là un *grand dîner*, *de grands airs de fête* donnés au festin, *des parfums*, des femmes *poussant les témoignages* de leur culte à *des excès jusque-là inconnus*, *de grandes joies*, *de vraies prodigalités!* »

On dirait, observe M. Keim, la fin bruyante et joyeuse d'un drame; mais ce drame est bien profane, vu la solennité lugubre du moment! M. Renan n'a pas plus compris le sens du dernier repas en Béthanie que le reste de la vie de Jésus. Est-ce que les paroles de Jésus à Marie, lorsque celle-ci eût répandu le nard précieux, n'auraient pas dû rappeler l'écrivain à la vérité et à la gravité? « Ce que cette femme vient de faire, dit le Christ, elle l'a fait pour m'ensevelir! » Sur cette réunion que vous peignez sous les traits d'une fête enchantée, planait l'ombre de la mort, et les tristesses du sacrifice. C'était le plus amer des adieux, et vous le travestissez en un banquet profane!

En vain M. Renan cherche à s'excuser lui-même en excusant Jésus; en vain parle-t-il de la différence des temps, de l'éducation, du désespoir et du vertige du Christ : le lecteur n'excuse pas : sous cet indulgent langage et ces vaines paroles de M. Renan se cache un ennemi. Si Jésus et les habitants de Béthanie ont joué le rôle qu'on leur sup-

pose dans la résurrection de Lazare, ils séduisaient la foule; et ces imposteurs, selon la loi juive, méritaient la mort. Si, au contraire, l'écrivain les calomnie, celui-ci est un odieux accusateur digne de la vindicte de la critique et qui ne déshonore que lui-même.

CHAPITRE XV

Comment M. Renan méconnaît le jour et le caractère de l'institution de l'Eucharistie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Plus le livre de M. Renan approche de sa fin, plus il blesse et révolte le sentiment chrétien ; et n'était l'histoire de la Passion, racontée avec fidélité et quelque dignité, les derniers chapitres de la *Vie de Jésus* ne seraient qu'une longue et indécente moquerie.

« Renan, qui a le tort de ne s'inspirer désormais que du quatrième siècle, passe sous silence les faits touchants qui servent comme d'introduction à la Passion : il supprime la Cène et Gethsémani. Ce qui se trouve au fond du dernier souper, raconté par les synoptiques, c'est un souvenir défiguré qui n'est pas à sa place, celui des joyeux repas que Jésus assaisonnait de ses paroles. » Il n'y a point eu de mandification de l'agneau pascal, point d'institution eucharistique. La plus grande des institutions du Christ, celle qui est la plus touchante et qui a laissé dans le cœur des apôtres, des disciples, de la primitive Église, les traces les plus manifestes et les plus profondes, est supprimée d'un trait de plume. M. Renan ne trouve pas même à propos d'en dire un mot ; il passe dédaigneusement de Béthanie aux complots des princes des prêtres et à la trahison de Judas. Que veulent donc dire, selon M. Renan, les synoptiques racontant l'institution eucharistique? Le voici :

« Les évangiles synoptiques SUPPOSENT un acte sacramentel unique ayant servi de base à un rite mystérieux (*signe de ralliement*), et ils le placent à la dernière cène. Jean... ne parle pas d'un tel acte. » La

fraction du pain est un GESTE habituel au Christ dans les repas. « Quand il fut mort, la forme sous laquelle il apparaissait au pieux souvenir de ses disciples était celle de président d'un banquet mystique, tenant le pain, le bénissant, le rompant et le présentant aux assistants. Il est *probable* que c'était là une de ses habitudes, et qu'à ce moment il était particulièrement aimable et attendri.

« Le Maître usait à cet égard de termes extrêmement énergiques, qui furent pris plus tard avec *une littérature effrénée*. Jésus est à la fois très-idéaliste dans les conceptions et très-matérialiste dans l'expression. Voulant rendre cette pensée que le croyant ne vit que de lui, que tout entier (corps, sang et âme) il était la vie du vrai fidèle, il disait à ses disciples : « Je suis votre nourriture, » phrase qui, tournée en style figuré, devenait : « Ma chair est votre pain, « mon sang est votre breuvage. » Puis les habitudes de langage de Jésus, toujours fortement métaphoriques, l'emportaient plus loin encore. A table, montrant l'aliment, il disait : « Me voici; » tenant le pain : « Ceci est mon corps; » tenant le vin : « Ceci est mon sang; » *toutes manières de parler* qui étaient l'équivalent de : « Je suis votre « nourriture. » Ce rite mystérieux obtint, du vivant de Jésus, une grande importance. *Il était probablement établi assez longtemps avant le dernier voyage à Jérusalem*, et il fut le résultat d'une doctrine générale bien plus que d'un acte déterminé. »

Renan a lu dans l'Évangile ce que nous autres simples mortels nous n'y trouvons point. Où donc saint Jean parle-t-il de ces festins mystiques? Est-ce au VI^e^ chapitre? Nous trouvons dans cet endroit de saint Jean une allusion directe et évidente au don final de l'eucharistie, institution qu'il promet, mais qui n'est pas encore établie : *Panis quem ego* DABO, *caro mea est pro mundi vitâ; le pain que je vous* DONNERAI, *c'est ma chair pour la vie du monde.* Sur quel genre de preuve s'appuie M. Renan pour affirmer que l'Eucharistie a été établie avant la dernière cène? — L'Eucharistie, dites-vous, est un *geste*, un *signe de ralliement*; rien autre chose. Mais sur quoi repose ce démenti donné à l'Évangile, à la tradition, à l'histoire des mystérieuses *fractions du pain* de la primitive Église? Les premiers chrétiens se réu-

nissaient donc dans les Catacombes, au péril de leur vie, pour faire des *gestes* et avoir la satisfaction de se donner un *signe de ralliement?* O pauvreté d'un esprit hors des voies de la vérité! — Enfin nous ne comprenons ni le sens, ni le but des paroles que Renan met dans la bouche de Jésus-Christ. Renan a beau déplacer chaque mot et varier la figure, il fait tenir au Christ un langage tout à fait ridicule.

« Selon Renan, l'institution de l'eucharistie n'a pas eu lieu au dernier souper. Il ne veut point en croire les trois évangélistes qui l'affirment.

« Mais pourquoi oublie-t-il ou feint-il d'oublier que saint Paul a donné au récit des synoptiques la confirmation la plus nette, la plus circonstanciée et la plus éclatante? Il eût convenu de ne pas laisser ignorer le témoignage de Paul quand il est d'une aussi capitale importance. On en parlera dans le prochain volume, sans doute, mais toute chose doit venir en son lieu. Il fallait que le lecteur sût ici que saint Paul constate avec une précision tout historique que la Cène eut lieu la nuit même où Judas livra son maître. Nous nous doutons bien de la raison du silence de Renan : il a supposé dans le Christ le dégoût des sacrifices et de l'idée profonde qui s'y rattache. Mais que penser de cette manière d'écrire l'histoire, et de ces préjugés violents, qui font dissimuler le motif pour lequel Jésus voulut mourir, à savoir celui de la rédemption de l'humanité, la volonté de sceller la nouvelle alliance par son sang? Renan avait donc bien à cœur de réduire toute l'importance du Christ à celle d'un grand moraliste! N'eût-il pas été mieux avisé de voir dans l'institution eucharistique l'acte fanatique par excellence? » Cette explication rentrait dans sa manière; elle eût été moins maladroite : car l'institution eucharistique est l'acte d'un fou ou le trait sublime de l'amour et de la puissance de Dieu!

« La négation de l'institution eucharistique avait cependant encore pour Renan un avantage, c'était celui d'écarter un argument contre une hypothèse discutée en Allemagne dans de gros volumes, mais adoptée sans embarras et de prime saut par l'écrivain français. Celui-ci suppose

que Jésus-Christ est mort le 14 nisan, avant la manducation de la pâque juive, et non le 15, comme le disent les trois autres évangélistes. Car la Cène instituée après la manducation de l'agneau pascal, et dans les formes de la pâque juive, prouve sans réplique que Jésus-Christ est mort le lendemain, c'est-à-dire le 15 nisan.

« Après la Cène vient l'épisode de Gethsémani. Cette préface sanglante de la sanglante passion du Christ, malgré son caractère d'incontestable vérité, est niée par Renan. D'une part, selon Renan, les synoptiques, en plaçant cette scène de douleur en tête de la Passion, ont été guidés par des raisons de convenance ; et, d'autre part, saint Jean la repousserait comme peu convenable, à cause des faiblesses naturelles qu'elle suppose dans le Christ. Ainsi la sueur de sang est, selon l'écrivain français, tour à tour convenable dans les synoptiques et inconvenante pour saint Jean. »

M. Renan repousse l'histoire de l'agonie de Gethsémani en s'autorisant du silence de saint Jean. On ne comprend pas comment l'écrivain français, contrairement à ses propres principes, semble se rallier à une prétendue répugnance de saint Jean qui aurait trouvé *trop humain* le caractère du récit. Quoi de plus *humain* que la nature des sentiments prêtés par M. Renan à Jésus dans les derniers jours de sa vie ! Le Christ aurait été alors agité par la pensée de ne plus revoir la belle Galilée, ses sources, ses figuiers, par le regret de n'être point resté simple charpentier, par les souvenirs des jeunes filles qui peut-être étaient disposées à l'aimer, tandis que dans l'excès de malheur où il était tombé, il pouvait à peine compter sur l'intérêt fugitif que témoignait au jeune et bel Israélite la femme du procurateur Pilate !

« C'est dans son second volume que Renan traitera de la résurrection de Jésus-Christ. Mais il fait déjà connaître sa pensée sur le caractère de ce grand événement. Pour lui la résurrection est toute subjective, et s'accomplit tout entière dans l'esprit des disciples. Les explications de détail sont ajournées ; mais en attendant, on insinue que l'imagination enflammée de la nerveuse Madeleine joua un grand rôle auprès du *tombeau provisoire* de Jésus, que la puissance divine

de l'amour et l'empire de l'hallucination ont doté l'humanité d'un Dieu ressuscité.

« Nous ne voulons point, dit enfin M. Keim, discuter cette interprétation en partie renouvelée de Celse, qui lui aussi récusait le témoignage des femmes. Selon Renan, le Christ moraliste et révolutionnaire ne devait pas, ne pouvait pas ressusciter! Nous engageons le critique français à prendre en considération un témoignage digne de toute confiance, celui de saint Paul, qui parmi les premiers témoins de la résurrection de Jésus-Christ nomme saint Pierre. Nous l'engageons en outre à se demander s'il n'y a pas quelque chose de plus difficile à expliquer que la résurrection du Christ, à savoir, la fondation et le caractère de l'Église sans la résurrection. Comment l'Église primitive, dont les paroles et les actes sont empreints de tant de calme, de sagesse et de raison, est-elle née du sein du fanatisme et de la folie des visionnaires? Les visionnaires qui entourent le tombeau de Jésus-Christ doivent se retrouver plus tard, au milieu des apôtres et au sein de la communauté chrétienne de Jérusalem; le premier siècle tout entier doit être un foyer d'aveugle fanatisme! Croirez-vous cette énormité, la persuaderez-vous au monde? Vous avez ouvert la bouche d'un volcan de fanatisme, comment la refermerez-vous? »

CONCLUSION

Le lecteur sait maintenant comment le livre de M. Renan, la *Vie de Jésus*, est jugée par les deux grandes écoles de critique négative de l'Allemagne, par l'école de Tubingue et l'école de Gœttingue. Est-il nécessaire de faire remarquer que les écoles conservatrices protestantes dans les nuances d'Hengstenberg, de Delitsch, d'Ebrard, etc., condamnent plus énergiquement encore au nom de la science et du sentiment chrétien un livre qui outrage à la fois la raison et la piété? Chose bien rare : à une époque de scepticisme et dans un pays où toutes les opinions, même les plus absurdes, ont trouvé leurs défenseurs, M. Renan, dans l'Allemagne protestante, n'a été sérieusement défendu par personne! Jamais la critique n'a peut-être porté des jugements à la fois mieux motivés et plus sévères. C'est plus qu'un simple échec; dans le domaine de la science et pour une réputation académique, c'est une sorte de flétrissure. Depuis Charles Perrault, l'abbé Lavaux et les autres détracteurs d'Homère, on a rencontré dans le corps savant qui siége à l'Institut des esprits faux de toute nature. Mais c'est la première fois, je pense, que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a compté parmi ses membres un homme aussi compromis. Franchement, lorsque l'étranger lit, à la première page

du livre, après le nom de l'auteur, cette qualification : *membre de l'Institut*, s'il n'en sait pas davantage, il doit se faire du corps le plus savant de la France, une idée bien injuste. Mais ceci ne nous regarde point. Nous n'avons eu d'autre but que de combattre un préjugé obstiné, celui d'un grand nombre de Français d'ailleurs instruits, et que partage un journal anglais, ordinairement mieux avisé, à savoir, que la VIE DE JÉSUS *résume d'une manière élégante et claire les résultats de la critique allemande*[1]. Nous affirmons qu'il n'en est rien. Depuis dix ans, nous avons assez combattu le rationalisme allemand pour n'être pas suspect en le défendant aujourd'hui contre une calomnie.

Si, après tout ce que nous avons dit, quelque lecteur hésitait encore, nous le prierions de jeter les yeux sur la conclusion de la *recension* de M. Keim, par laquelle nous croyons devoir terminer aussi notre propre travail :

« Tel est le livre récent qui a été si avidement dévoré par un siècle qui a soif de vérité. C'est un beau livre, mais de la beauté d'un roman, ayant l'air de trancher de grandes questions et n'en résolvant aucune. On dirait de nouveaux *Mystères de Paris*, inspirés par les idées du jour, écrits comme tout ce qui s'imprime aujourd'hui, au courant de la plume, dans le but d'amuser un public de profanes sur les marches du temple.

« Ce livre ferait presque honorer celui de David Strauss : il nous ferait repentir d'avoir été si sévères.

« Strauss a écrit avec sérieux ; il discute, il cherche à prouver : c'est un savant laborieux, au courant de tous les travaux de l'Allemagne. Strauss n'a point voulu flatter ses contemporains par les artifices d'un style calculé. Strauss est plus rassis, et, à tout prendre, plus raisonnable. Le livre de Renan est nul pour le savant qui ne saurait y rien trouver à son usage. Quand on a dit de ce volume : il peut donner l'idée d'écrire mieux qu'on ne l'a fait la vie de Jésus, on a tout dit, il faut passer à l'ordre du jour.

[1] *Le Spectator* (septembre) cité par celui du 17 octobre.

« Les talents de Renan l'obligeaient à mieux faire. Au lieu de jouer avec ces problèmes historiques devant lesquels les grands hommes de tous les siècles ont incliné leurs fronts pensifs, au lieu d'écrire pour les esprits blasés, au lieu de continuer à contrister les croyants, au lieu d'outrager la science en revendiquant son nom, que Renan étudie, pense et compose désormais sérieusement, loyalement. Toutefois, que ce ne soit plus sous la tente d'un maronite, accompagné de cinq ou six livres seulement ; qu'il mette plus de six mois à écrire cette histoire des temps apostoliques qu'il nous promet : alors, sans doute, il obtiendra son pardon des amis de la véritable histoire et de l'avenir lui-même qui sourit au bruyant hosanna de l'heure présente. » Mais, en attendant qui ne voit qu'aujourd'hui les amis possibles de l'avenir rient des triomphes honteux du jeune savant français?

TABLE

AVIS.. 5

PRÉFACE. 7

CHAPITRE I. — Comment tout faisait prévoir un succès éclatant à la *Vie de Jésus* avant qu'elle ne parut. 10

— II. — Comment l'attente de l'Allemagne a été trompée. 12

— III. — Premier jugement des Allemands sur le livre de M. Renan. — C'est une manœuvre de parti. 16

— IV. — Comment M. Ewald était disposé à l'indulgence envers M. Renan. 21

— V. — Comment M. Ewald juge M. Renan.. 24

— VI. — Comment l'école de Tubingue, représentée par le professeur Keim, juge la *Vie de Jésus*. — Son opinion sur l'ensemble de l'ouvrage. 34

— VII. — Comment M. Keim juge l'introduction de la *Vie de Jésus* selon M. Renan. 40

— VIII. — Comment M. Renan n'explique point la place de Jésus dans l'histoire. 45

— IX. — Comment, malgré les affirmations contraires de M. Renan, Jésus-Christ appartenait à la race de David, commeut il est né à Béthléem, comment il n'a point eu Hillel pour maître.. . . 50

— X. — Coomment M. Renan arrange un petit drame très-piquant entre Jésus et saint Jeau. 58

— XI. — Comment M. Renan n'explique point où Jésus a puisé son incomparable morale, pourquoi il *s'est dit le fils de Dieu* et ce qu'il faut entendre par le *règne de Dieu*. 61

— XII. — Comment M. Renan méconnaît et outrage Jésus-Christ en le présentant à la fin de sa vie comme un fanatique. 64

— XIII. — Comment M. Renan méconnaît Jésus-Christ en le représentant sous les traits d'un révolutionnaire abrogeant la loi mosaïque. 69

— XIV. — Camment M. Renan expliquant, comme il le fait, la résurrection de Lazare porte contre Jésus une accusation de supercherie qui retombe sur l'accusateur. 73

— XV. — Comment M. Renan méconnaît le jour et le caractère de l'institution de l'Eucharistie, la mort et la résurretion de Jésus-Christ. 77

CONCLUSION. 82

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES PROPHÉTIES MESSIANIQUES, avec la réfutation des objections les plus récentes des rationalistes allemands. 1 beau vol. in-8°, chez Le Clère, rue Cassette, 29.

LA CRISE RELIGIEUSE EN ANGLETERRE (*Essays and Reviews*), chez Douniol.

M. RENAN ET LE CANTIQUE DES CANTIQUES, chez Douniol.

UN PRÊTRE DÉPORTÉ, épisode de la Révolution française et de l'histoire des Missions, chez Douniol. (Lectures de famille).

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

BT 301 .R38 M4
M. Renan refute par les ration
Stanford University Libraries
3 6105 041 256 616

BT
301
R38M4

Stanford University Librarie
Stanford, California

Return this book on or before date due.

STANFORD LIBRARIES
OCT 30 1986
I. L. L.